

Jean-Jacques Greif

Albeniz

1. Mon premier concert

Je suis né le 29 mai 1860 à Barcelone, en Espagne. J'ai tété le sein de ma mère et sucé mon pouce, comme le brave petit que j'étais. Mes parents m'ont raconté qu'au berceau, je manifestais déjà l'intérêt le plus vif pour la musique. Quand l'une de mes sœurs jouait du piano, je tournais la tête, tendais l'oreille et cessais de bouger. Je ne pleurais jamais, car on me calmait facilement en chantonnant une mélodie. Peu après avoir soufflé ma première bougie, j'ai dit "Mama" et accompli mes premiers pas. Aussitôt, je me suis approché du piano et j'ai martelé le clavier de mes menottes. Il paraît que je réussissais à le frapper selon le rythme du clairon de la caserne voisine, que nous entendions matin et soir.

Mon père, don Angel Albeniz, a pensé que mon talent méritait d'être encouragé. En 1862, alors que je venais seulement de fêter mon deuxième anniversaire, il a engagé pour moi un maître de musique, qui habitait chez nous et me donnait plusieurs heures de leçon chaque jour. Cet homme honorable, don Narciso Oliveras, s'est si bien occupé de moi que j'ai appris la musique en même temps que ma langue maternelle. Les notes me parlaient. Un morceau de Bach m'enchantait comme un poème.

Le 23 septembre 1864, j'ai joué du piano en public pour la première fois. Je n'avais pas encore passé cinq années en ce monde. Mon père a loué le théâtre Romea de Barcelone et fait imprimer des affichettes : "Isaac Albeniz, *El Nuevo Mozart*, Grand Concert De Piano", etc. Ma sœur Clémentine a trouvé dans un livre une image de petit lord anglais, d'après laquelle maman m'a cousu un costume jaune à galons dorés. Je portais un grand chapeau à plumes, un col de dentelle, des bas blancs et une petite épée passée dans ma ceinture. Je me regardais dans la glace en riant. J'étais fier comme tout !

Mon père a apporté sur scène mon tabouret de piano personnel, qui ressemblait à un petit escabeau. Mes pieds n'atteignaient pas les pédales, mais cela ne m'a pas empêché de jouer la fantaisie en ré de Mozart et d'autres petits morceaux sans la moindre erreur. À la fin, j'ai sauté du tabouret et j'ai salué le public en joignant les talons. Les gens applaudissaient et criaient Bravo ! Bravo ! Quand je me penchais en avant pour saluer, ma petite épée remontait derrière. Je saluais, les gens applaudissaient. Ils applaudissaient, je saluais. L'hommage de tous ces inconnus me comblait comme la plus merveilleuse des friandises.

Des personnes stupides, croyant que quelqu'un s'était caché à l'intérieur du piano et avait joué à ma place, se sont approchées pour examiner l'instrument. Cela m'a mis en colère :

– Vous êtes sourds ou quoi ? C'est moi qui ai joué ! C'est moi, Isaac Albeniz, le nouveau Mozart !

En 1865, je suis allé à Paris avec maman et ma sœur Clémentine. J'ai étudié pendant neuf mois avec monsieur Marmontel, un vieux grincheux qui n'était jamais

ALBENIZ

content. Ensuite, j'ai joué tous mes morceaux devant d'autres grincheux pour le concours d'admission au Conservatoire de Paris. Pendant que ces dignes vieillards délibéraient, je m'ennuyais atrocement. Maman me parlait à voix basse :

– Cessez de remuer, Isaac. Soyez sage. Tenez-vous bien droit.

Le temps passait aussi lentement que l'adagio d'une mauvaise sonate. Incapable de rester en place, je me suis levé et j'ai sautillé tout autour de la pièce. J'ai sorti une balle de ma poche et je l'ai lancée pour me distraire. Hélas, elle a brisé une vitre. Le jury, courroucé, a déclaré que j'étais trop jeune et que je devais revenir l'année suivante.

Nous sommes rentrés à Barcelone. Pendant plus de deux ans, j'ai parcouru la Catalogne et les autres provinces de l'Espagne, en compagnie de Clémentine, pour donner des concerts et me nourrir des applaudissements du public. J'ai longé des rivières et franchi des montagnes, dormi dans de beaux hôtels et dans des auberges pouilleuses, joué sur quelques bons pianos et sur beaucoup d'instruments qui sonnaient comme des casseroles. Mon nom s'affichait en lettres immenses dans les petits villages et dans les grandes villes. Tous les amateurs de musique de mon pays connaissaient *el nuevo Mozart*. De nombreuses personnes qui ignoraient la musique assistaient aussi à mes récitals par curiosité. La révolution espagnole de 1868 a mis fin à notre tournée. Quand on se bat dans les rues, les gens ne vont pas au concert. De plus, ma pauvre sœur Enriqueta est morte du typhus. Elle n'avait pas vingt ans et venait d'obtenir son brevet d'institutrice. J'étais si petit que je ne comprenais pas bien ce qui lui était arrivé. Je pensais qu'elle était partie en voyage, elle aussi. Comme je me trouvais loin de chez nous quand elle était partie, je n'avais pas pu lui dire au revoir, ce qui me rendait très triste. J'espérais qu'elle allait revenir et que je pourrais de nouveau l'entendre chanter les mélodies à la mode de sa jolie voix de soprano.

Maman disait que je ne pouvais pas faire le saltimbanque toute ma vie. Si je voulais devenir pianiste, il me fallait apprendre mon métier avec de bons maîtres. Comme ma famille venait de déménager à Madrid, Maman m'a inscrit au conservatoire de cette ville. Mon professeur, don Mendizabal, me forçait à jouer des gammes et des arpèges toute la journée. Do ré mi fa sol et do mi sol do, et encore do ré mi fa sol et do mi sol do. Quelle calamité ! J'étais bien malheureux. Il n'y avait pas seulement la question des gammes... Don Mendizabal prétendait qu'il existe une bonne et une mauvaise manière de jouer Chopin. Et moi, je préférais justement la mauvaise. À entendre maman, Don Mendizabal savait mieux que moi ce que je devais faire :

– Vous n'avez qu'à lui obéir, Isaac. C'est un homme d'expérience. Il se montre sévère pour votre bien. Si vous travaillez comme il faut, vous deviendrez à votre tour professeur au Conservatoire quand vous serez grand.

– Je ne veux pas devenir professeur au Conservatoire. Je ne veux pas ressembler à don Mendizabal. C'est un vieux hibou.

– Vous êtes trop jeune pour tout décider à votre idée. Et puis vous ne devez pas dire du mal de votre maître. J'ai remarqué que vous vous moquiez de lui en sa présence. Vous me faites honte.

2. Des cris pour épicer la soupe

Mes parents et mes sœurs se disputaient toujours pendant le dîner, comme si les cris donnaient du goût à la soupe. Ma sœur Blanca réclamait de l'argent :

– Mon cher père, ch'il vous plaît !

– Ne parlez pas la bouche pleine, Mademoiselle, remarquait maman.

Tous les membres de ma famille aimaient bien manger. Personne n'était maigre. Nos visages étaient bien ronds, mais celui de papa se distinguait des autres par la grande moustache qui le barrait.

Clara continuait de se lamenter :

– Je chuis une pauvre fille. Ch'est affreux !

Mon père, qui enfournait des morceaux de viande dans sa bouche le plus vite possible, comme si une meute de hyènes voulait les lui dérober, levait à peine le nez de son assiette :

– Il n'y a plus d'argent, et puis voilà, marmonnait-il.

– Toutes mes robes chont ujées. Comment vais-je trouver un mari ?

Clémentine (ma sœur aînée) éclatait de rire :

– Si tu crois qu'il suffit d'une robe ! Il faut un joli nez, ou à défaut une belle dot. Pour toi, plutôt une dot...

– Et toi, même avec une dot... Oh père, je vous en prie, donnez-nous de l'argent ! Vous ne vous occupez même pas de nous. Nous chommes vos filles, quand même.

Maman trouvait Blanca impertinente :

– On ne s'adresse pas de cette manière à son père, Mademoiselle.

Mon père savait comment gagner de l'argent :

– Isaac n'a qu'à partir en tournée.

Quelle bonne idée ! Mes tournées de concerts m'avaient donné le goût de l'aventure, des routes, des diligences, des auberges, des rencontres. À la maison, mes parents ne cessaient de me blâmer parce que je ne répétais pas assez mes gammes ou parce que je ne rangeais pas mes affaires. En tournée, le public m'adressait des hourras et jetait des bouquets de fleurs sur la scène. Je rêvais de repartir. Seulement, maman ne voulait pas en entendre parler :

– Isaac doit rester ici et étudier le piano au Conservatoire. Les tournées sont finies. La dernière n'a rien rapporté.

– C'est à cause de cette maudite révolution. Mais maintenant, le pays est calme. Les gens font des affaires. À la douane, je vois bien tout ce qu'ils achètent en France. Ils sont riches.

– Nous serions riches aussi, mon ami, si vous aviez placé l'argent de ses tournées. Au lieu d'assurer l'avenir de vos enfants, vous avez tout dépensé à jouer et à boire, et avec ces filles de la rue d'Avignon.

Papa était contrôleur des douanes. C'est un métier très difficile, qui ne lui plaisait pas, alors il allait au cabaret pour se reposer après son travail. Il aurait voulu être chanteur d'opéra. Au cabaret, il jouait aux cartes et buvait du vin. Il dansait avec des demoiselles. Il dépensait beaucoup d'argent, donc maman n'était pas contente, forcément. Quand elle parlait des filles de la rue d'Avignon, cela voulait dire qu'elle allait se fâcher très fort et puis pleurer. Papa tentait de la prendre de vitesse :

– Qu'est-ce que vous racontez ? Quelles filles ? La rue d'Avignon, c'est à Barcelone. À Madrid, il n'y a pas de rue d'Avignon. Vous perdez la tête.

ALBENIZ

– Vous savez très bien ce que je veux dire. Il restera au Conservatoire. Mozart travaillait ses gammes !

Pour échapper à la scène qui s’annonçait, papa jetait son verre par terre, jurait comme un charretier, se levait et sortait en claquant la porte. Mes sœurs criaient, maman aussi. Moi, je ne m’occupais pas de leurs histoires. Je me chantais une sonate de Scarlatti. Je regardais la statue noire posée sur le guéridon entre les deux fenêtres. Elle venait d’Afrique, Papa l’avait confisquée à la douane. Elle représentait un drôle de bonhomme tout nu. Je regardais aussi ma chère affiche, accrochée dans un grand cadre au-dessus de la statue : “Théâtre Romea, Barcelone. Isaac Albeniz, *el nuevo Mozart...*”

À la fin, je me suis lassé de leurs querelles. Les hurlements et les pleurs irritaient mon ouïe de musicien. Souvent, quand mon père rentrait du cabaret, des cris stridents s’élevaient dans la nuit et nous réveillaient. Nous entendions :

– ...filles... Avignon... ton temps à boire l’argent du ménage... tes enfants...
– ...fais ce que je veux... filles me donnent au moins un peu de tendresse... mégère... harpie...

Un fracas de vaisselle brisée complétait ce vacarme, ou bien le bruit d’un corps qui trébuchait et s’écroulait sur le plancher du salon. Etait-ce là l’atmosphère harmonieuse nécessaire au développement d’un musicien ? D’autre part, je ne supportais plus les cours soporifique de don Menzidabal, ses reproches stupides sur ma manière de jouer Chopin, son haleine empestant l’ail. Un beau matin, je me suis levé très tôt. Il faisait encore nuit, mais une vague lueur annonçait déjà l’arrivée du jour. J’avais l’impression que les rayons de lumière m’appelaient dehors : “Isaac, Isaac, viens...” J’ai revêtu mon costume jaune. Ce n’était pas celui que je portais à quatre ans, bien sûr. Maman en avait cousu deux autres depuis. Celui-ci, je le portais pour ma dernière tournée. Il était un peu juste, mais tant pis. J’ai emporté mon cahier de recommandations et mes partitions dans mon cartable. C’est papa qui avait eu l’idée de ce cahier quand j’étais encore tout petit. Maman l’avait relié en cuir rouge. Chaque fois que je jouais devant des personnes distinguées, je leur demandais de signer leur nom dans mon cahier.

Je tenais mes chaussures à la main afin de descendre l’escalier sans bruit. Les marches gémissaient tout de même, comme pour me supplier de rester à la maison. J’ai ouvert la porte tout doucement et je suis sorti dans la rue. Un silence profond, semblable à celui qui précède le début d’une symphonie, couvrait la ville comme une rosée. L’idée de parcourir librement le vaste monde me grisait, pourtant j’ai hésité pendant quelques secondes. Etais-je capable de donner des concerts sans l’appui de Clémentine ou de mes parents ? Pour me rassurer, je me suis dit que mes véritables parents étaient Bach, Mozart, Scarlatti, Chopin. J’ai fredonné quelques notes d’une fugue de Bach, comme je le faisais toujours quand j’étais troublé ou perplexe. Je me suis éloigné de la maison au moment même où mon cher papa rentrait du cabaret. Le pauvre, il paraissait très fatigué : il n’arrivait pas à marcher droit et ses yeux étaient à moitié fermés. Il ne risquait pas de me voir !

Je suis allé à la gare d’Atocha. Je ne suis pas passé par la grande porte, car je ne possédais pas de billet de train. J’ignorais si les employés du chemin de fer auraient accepté de vendre un billet à un enfant de dix ans, mais de toute façon je n’avais pas

d'argent. Après avoir escaladé un muret, j'ai traversé un hangar rempli de colis et de marchandises sans me faire voir. Je me suis approché d'une immense locomotive à vapeur. Des chauffeurs tout barbouillés de suie lui donnaient des pelletées de charbon à manger. Elle crachait le feu comme un dragon. Mon grand-père m'a dit que ces machines-là n'existaient même pas au temps de sa jeunesse. Les wagons accrochés derrière la locomotive étaient pleins de monde : des gens mal habillés, qui n'avaient pas l'air très propres et qui emportaient de gros paniers attachés avec des ficelles. Aux cris qui sortaient des paniers, on devinait qu'ils contenaient des poules et même des cochons.

J'ai choisi un compartiment de première classe. Je n'étais pas assis sur une banquette en bois au milieu des cochons, mais sur un siège de velours entre des personnes de qualité.

Le chef de gare a crié je ne sais quoi, la locomotive a sifflé un fa dièze et le train s'est mis à bouger.

Une señora vêtue d'une mantille noire, assise en face de moi, a sursauté et s'est signée. Peut-être n'avait-elle jamais pris le train. Je lui ai parlé pour la rassurer :

– Moi je n'ai pas peur. J'ai déjà pris le train, et même plusieurs fois. Je suis allé à Saragosse. Je suis allé à Burgos. Je suis allé à Valladolid. Je suis allé à Lérida. À Barcelone. À Salamanque. À Bilbao chez les Basques. Je suis même allé à Paris, en France ! C'est écrit dans mon cahier de recommandations.

J'ai sorti le cahier rouge de mon sac pour le lui montrer :

– Regardez, Señora... À Barcelone, à Burgos. Là, je n'avais que quatre ans... Maintenant, j'ai dix ans.

Seulement, il a fait tout noir d'un seul coup et la señora s'est mise à hurler. Moi, je ne pouvais pas m'empêcher de rire :

– C'est un tunnel ! Le train passe sous la montagne ! Il entre dans son terrier comme un mulot ! Moi je n'ai pas peur.

Mon voisin était un noble hidalgo dont le visage s'ornait d'épais favoris grisonnants. Il portait un gilet de soie de couleur crème, barré par une chaîne en or. Quand le train est sorti du tunnel, je lui ai montré mon cahier :

– Nous habitons à Barcelone et maintenant nous habitons à Madrid. Là, c'est ma grande sœur Clémentine, et là mon cher papa. Depuis que cette photographie a été prise, il a encore grossi. Ça, c'est l'affiche de mon premier concert.

– Voyons cela... Oh oh, Isaac Albeniz, le nouveau Mozart ! C'est toi ? Je m'en souviens, mais oui, je m'en souviens. À Burgos, à Salamanque et à Paris ! Et alors, nouveau Mozart, tu joues toujours du piano ?

– Bien sûr, que j'en joue. Même que je repars en tournée dans tout le pays.

– Tu pars en tournée ? Tout seul ?

– Euh... Hmm... Seul ? C'est que mon père... Mon cher papa est malade, Monsieur. Mon cher papa est très malade. Je pars en tournée pour gagner beaucoup d'argent. Il faut soigner mon papa. Il faut qu'il prenne les eaux dans les Pyrénées. Il a trop travaillé et s'est surmené. Il n'a pas le temps de dormir. Il est trop gros. Il a la goutte, euh, la pierre et le diabète. Il est paralysé. Ma mère est très malheureuse. Elle m'a dit : "Isaac, pars en tournée, tu es notre seul espoir."

J'étais obligé d'inventer une petite histoire, mais je voyais bien à son sourire que le noble seigneur ne mettait pas en doute ma sincérité. Moi, j'ai ri, parce que le train a ralenti si brusquement que la señora en mantille est tombée dans ses bras. J'avais

ALBENIZ

beaucoup de chance de rencontrer ce gentilhomme. Ma tournée commençait de la meilleure manière possible.

– Ecoute, Isaac Albeniz, je suis le maire de l'Escorial. Si tu veux, je peux réunir quelques personnes pour t'écouter ce soir au palais.

– Ce train va à l'Escorial ? Mais c'est tout près de Madrid, l'Escorial. J'aurais pu y aller à pied. Je veux visiter Grenade et Séville.

– C'est un petit train. N'as-tu pas regardé sa destination, quand tu l'as pris à la gare ?

– Euh, à la gare... La destination ? J'ai regardé la locomotive...

J'ai donné un concert dans un salon du palais de l'Escorial, devant au moins vingt personnes très distinguées. J'ai joué la sonate à variations de Mozart qui se termine par la Marche Turque, quatre mazurkas de Chopin, puis deux sonates de Scarlatti. Le public était peu nombreux, mais il a applaudi vigoureusement. J'ai salué au moins dix fois et j'ai joué plusieurs petites improvisations en guise de bis. Je n'avais pas du tout envie de m'arrêter !

Je n'ai pas oublié de prier mes nobles auditeurs de signer mon cahier de recommandations.

Mon ami le maire de l'Escorial m'a installé dans une chambre de sa demeure pour la nuit, et puis le lendemain matin il m'a reconduit à la gare. Il voulait me renvoyer chez mes parents.

— J'ai acheté ton billet de train. Tu as compris que tu ne dois pas prendre le train sans billet, n'est-ce pas ? Voici ton cachet, c'est-à-dire l'argent que tu as gagné en donnant ton concert. Utilise-le pour, hmm, soigner ton père malade. Ce train retourne à Madrid, ainsi tu pourras donner l'argent à tes parents tout à l'heure. Tu joues très bien, mais il vaut mieux que tu restes dans ta famille pour travailler encore. Tu repartiras en tournée quand tu seras plus grand. Bien, le train va partir. Au revoir, mon enfant, et bonne chance !

– Merci, Monsieur. Je vous remercie pour tout. Je vais bien soigner mon petit papa !

Ce n'était pas la même locomotive que la veille : elle ne sifflait pas un fa dièze, mais un la bémol.

Une señorita partageait le compartiment avec moi. Cela ne me dérangeait pas. J'ai compté mon argent. Elle m'a souri. Je crois qu'elle n'avait pas l'habitude de voir un garçon de mon âge voyager seul en train.

– Tu vas à Madrid, mon petit ?

– Non, Señorita, je descends à la prochaine gare. J'apporte de l'argent pour soigner mon père qui est malade.

– J'espère que ce n'est pas trop grave.

– Il a attrapé une maladie en allant voir les filles.

– Oh !

Je suis sorti du train dans une petite gare de campagne et je me suis engagé à pied sur une route qui s'éloignait de la voie ferrée. Ainsi, je n'allais pas à Madrid, mais je ne retournais pas non plus à l'Escorial. Au moment où je traversais un village, une

pluie froide a commencé à tomber. Je suis entré dans l'église pour m'y abriter, car je craignais d'abîmer mon beau costume jaune.

Les tuyaux de l'orgue luisaient dans la pénombre. J'avais déjà touché l'orgue du conservatoire, mais je n'avais jamais joué dans une église. Je me suis assis et j'ai joué le premier prélude et fugue du *Clavier bien tempéré* de Bach. Des villageois sont entrés dans l'église pour m'écouter. À la fin, le curé m'a serré sur son cœur et m'a invité à dîner.

J'ai joué dans d'autres églises, dans des palais moins grands et moins beaux que l'Escorial, dans des maisons bourgeoises. Quand j'arrivais dans une ville, je cherchais si elle possédait un théâtre. Sinon, je trouvais bien une salle de bal où les gens dansaient les jours de fête. Les directeurs de théâtre et les bourgmestres avaient toujours entendu parler de moi, car ma réputation me précédait. Gras ou maigres, grands ou petits, ils posaient tous sur l'enfant de dix ans que j'étais le même regard cupide et rusé. Ils me promettaient des cachets mirifiques, la salle était toujours pleine... Ensuite, quand il s'agissait de me payer, ils me démontraient que des frais élevés avaient réduit la recette à peu de chose. Je recevais un pourboire, une aumône. Je savais lire la musique, combiner triolets et doubles-croches dans une mesure à six temps, calculer des intervalles selon les règles de l'harmonie, mais j'étais bien incapable de lire une feuille de comptes, ou même d'additionner et de multiplier des nombres à deux chiffres. De plus, je ne connaissais pas la valeur de l'argent. La révolution venait d'introduire une nouvelle monnaie, la peseta, qui coexistait avec plusieurs monnaies anciennes. Je confondais les différentes pièces.

Je devinais bien que l'on me trompait. J'ai découvert que je me mettais facilement en colère, comme mes chers parents, mais que cela ne servait à rien. Tout ce que je pouvais y gagner, c'était d'être chassé de la ville sans mon pourboire. J'ai appris la patience et l'humilité. En fin de compte, j'ai pris l'habitude de demander un salaire en nature. J'exigeais d'être logé et nourri. Je prétendais que j'avais besoin d'un bon dîner avant un concert, afin de prendre des forces. Les directeurs et les bourgmestres estimaient mes repas à des sommes extravagantes, comme si j'avais mangé des ortolans et du caviar en buvant du vin vieux.

3. Entre deux gendarmes

J'ai fini par reprendre le train de Madrid. Hélas, je n'étais plus entouré de nobles hidalgos et de belles señoritas, mais assis entre deux gendarmes qui m'avaient attaché les poignets avec des menottes de cuir. Je n'étais pas content :

– Vous n'avez pas le droit. Je me plaindrai à mon père.

– C'est lui qui a demandé ton arrestation. Nous avons bien failli te prendre à Salamanque, et puis à Zamora. Nous avons pensé qu'après Zamora tu irais à Burgos, et alors nous t'y avons précédé.

– Moi, j'ai déjà pris le train jusqu'à Paris ; c'est la capitale de la France !

– Eh bien maintenant, nous te conduisons à Madrid. C'est la capitale de l'Espagne.

ALBENIZ

Notre servante, Celestina, nous a ouvert la porte. Elle m'a reconnu, mais n'osait même pas me dire bonjour parce qu'elle avait très peur des gendarmes.

– Je vais prévenir Madame...

J'entendais la voix de mon père à travers la porte de la salle à manger :

– La Franche et la Pruche sont en guerre. Il y a beaucoup de contrebande dans les Pyrénées. L'impératrice Eugénie est partie en Angleterre.

– Pauvre Eugénie (c'était la voix de ma sœur Blanca). Elle n'aurait jamais dû épouser ce gros empereur.

– Je penche qu'ils vont proclamer la république. Ils ont raison. Les rois et les empereurs ne cherchent à rien. Le pouvoir doit appartenir à tous, comme à Athènes.

Dès que mon père parlait de politique, maman se fâchait :

– Qu'est-ce que vous racontez, mon ami ? Il ne manquerait plus que des fous comme vous donnent leur avis sur la manière de diriger le pays... Oui, Celestina, qu'est-ce que c'est ? Comment ? Isaac ? Des gendarmes ? Angel, des gendarmes ramènent Isaac. Je comprends tout : c'est vous qui les avez envoyés. Mon Dieu, quelle horreur ! Vous ne pensez donc à rien. En plein jour, comme un voleur... Que vont dire les voisins ?

– Vous n'êtes jamais contente. L'autre jour, vous me reprochiez de l'avoir encouragé à partir et de ne rien faire pour le ramener à la maison, et maintenant vous vous plaignez encore. De toute façon, je suis le chef de famille. C'est mon rôle. Tout l'argent qu'il a gagné m'appartient.

Je suis entré dans la salle à manger avec les gendarmes. Ma mère était si pâle que je me suis demandé si elle n'allait pas s'évanouir. Papa a murmuré je ne sais quoi à l'oreille des gendarmes, et j'ai bien vu qu'il leur donnait de l'argent. Ils lui ont adressé un salut militaire bien raide et sont partis.

Eh, oh ! Il m'attrape et essaye de me battre :

– Je vais vous apprendre à vous enfuir ! Petit galopin !

Moi, je n'étais pas d'accord. Je me suis glissé entre ses jambes. Blanca et Clémentine, qui étaient venues à mon secours, ont reçu tous les coups ! J'avais mal au ventre tellement je riais. Il a fini par s'arrêter et par reprendre son souffle :

– Le seigneur maire de l'Escorial est venu ici deux jours après votre fuite. Vous lui aviez promis de rentrer à la maison. Il m'a demandé des nouvelles de ma santé en rigolant. Vous lui avez raconté que j'étais malade. Je me sentais ridicule devant lui ! Vous êtes un menteur et un voyou. Après tout le mal que je me suis donné !

– Je suis content de voir que vous êtes guéri, mon petit Papa ! Regardez, j'ai plein de nouvelles signatures dans mon cahier de recommandations. Ça, c'est celle de votre seigneur maire. Je suis allé à Saragosse et à Ségovie. Je voulais voir l'Espagne... Regardez, la comtesse Viñez de Marbella a écrit : "Mozart réincarné." Ici, c'est la signature d'un prince russe. Il s'appelle Romolof ou je ne sais quoi.

– Tu n'as pas de signature en chinois ? a demandé Blanca.

– J'en aurai un jour !

Je me suis assis au piano :

– J'ai entendu une jolie chanson à Valladolid, dans la rue. Avec un accompagnement de guitare.

J'avais trouvé le moyen de bien imiter la guitare en jouant des arpèges à la main gauche, pendant que je jouais la mélodie à la main droite.

ALBENIZ

Plus tard, Clémentine m'a raconté ce qui s'était passé le matin de mon départ :

– Nous t'avons cherché partout dans la maison. Tout ce que nous avons trouvé, c'est papa ronflant sur le canapé de la salle à manger. Nous l'avons secoué pour lui dire que tu avais disparu, et il a crié que ce n'était pas la peine de le réveiller pour si peu. Qu'il était bien débarrassé. Que tu étais un voyou et un ingrat. Qu'il regrettait d'avoir eu tous ces enfants, et surtout toi.

– Je parie que maman s'est mise à pleurer.

– Bien sûr. Elle a dit que papa était un monstre. Que tu n'avais que dix ans, quand même. Qu'elle allait mourir de chagrin. Papa a dit que si le chagrin devait tuer, il serait mort depuis longtemps, car il avait complètement raté sa vie le jour où il avait épousé maman. Il a aussi dit que tu lui devais tout. Qu'il avait fait de toi le nouveau Mozart. Qu'il avait deviné ton talent quand tu n'avais même pas un an, en voyant la manière dont tu te cachais sous le piano pendant mes leçons. Qu'il avait engagé don Narciso Oliveras comme professeur de piano à plein temps alors que tu n'avais même pas deux ans. Que cela lui avait coûté une fortune. Qu'il avait organisé ton premier concert...

Clémentine m'a raconté qu'ils avaient eu de mes nouvelles par les journaux, au bout d'une semaine ou deux. Le soir, pendant que maman reprisait une robe ou une chemise, mes sœurs découpaient les articles qui parlaient de moi :

– Ecoutez, père : “Le jeune prodige Isaac Albeniz... Un récital hier soir... Il a demandé au public de lui suggérer des mélodies, qu'il a développées en improvisant de manière brillante.”

– Jeune prodige ? D'où vient-il, cet article ?

– C'est la Gazette de Villalba, père, il y a trois semaines.

– Villalba... Je ne savais pas qu'ils avaient un théâtre, à Villalba. Un mauvais journaliste... Il ne dit pas si la salle était pleine.

Maman ne se réjouissait pas quand on me traitait de jeune prodige :

– Le journaliste ne dit pas non plus si Isaac est enrhumé et s'il mange bien. Vous vous amusez comme des enfants à découper les journaux, au lieu de trouver le moyen de le faire revenir.

– Papa, papa ! Il a donné un concert à Zamora. Regardez ! Il a joué les variations de Mozart sur un menuet de Dupont et les Papillons de Schumann...

– Je lui ai fait apprendre tous ces musiciens étrangers, Mozart et Beethoven et Schumann et Jopin...

– Chopin, Papa !

– ...et do et ré et mi bémol et la gamme et l'arpège et clef de sol et clef de fa. Il va gagner des millions, mais il me doit tout. C'est mon argent. Moi aussi, je serais un pianiste virtuose, si j'avais pu apprendre dans mon enfance. Un petit enfant, ça apprend tout seul, comme l'oiseau sur la branche. Tout l'argent qu'il gagne est à moi. Je comprends mieux la musique que lui. Au lieu de jouer tous ces compositeurs étrangers, je composerais de la bonne musique espagnole. Je partirais sur les routes, moi aussi. Ce soir je couche ici, demain là-bas. Je dors à la belle étoile. Ni vu ni connu. Il a bien de la chance.

4. À la belle étoile

Je suis resté plus d'un an à la maison. Je ne me plaignais pas des querelles incessantes entre mes parents. C'était distrayant. Don Mendizabal et les autres professeurs du conservatoire m'embêtaient à me faire étudier toujours les mêmes morceaux, mais cela ne me fatiguait pas trop. Je trouvais que je jouais mieux qu'eux et que je n'apprenais rien. Tant pis. Seulement, je rêvais de la route toutes les nuits. Je rêvais de chemins, de gués, de villages, de forêts, de montagnes, de vallées, de ciels changeants. Je ne pouvais pas voir la lumière de l'aube sans ressentir une douloureuse envie de partir au loin. Je voulais entendre le chant des oiseaux, les refrains des paysans, la guitare des gitans.

Je me suis enfui un matin, comme l'autre fois. J'avais douze ans. Mon costume jaune était trop petit, donc je portais le costume de drap gris que le tailleur de la rue Montoya avait coupé à mes mesures. Ah non, Maman ne cousait plus mes vêtements. Je n'étais plus un petit enfant !

Je suis allé vers le sud. Je voulais voir l'Andalousie et respirer les parfums capiteux de ses jardins. Au lieu de prendre le train, j'ai marché par les chemins de la campagne. Ainsi, je pouvais m'arrêter où je voulais et dormir sous la voûte immense du firmament. Je me levais à l'heure où les étoiles prenaient congé en m'adressant comme un dernier sourire. J'admirais chaque matin l'arrivée éblouissante du soleil. Je buvais l'eau chantante des sources et me baignais dans les rivières paresseuses.

Quand je marchais dans la fraîcheur du petit matin, de merveilleuses mélodies me venaient à l'esprit.

J'ai rencontré un compagnon à la croisée de deux chemins. Il s'appelait Sancho. Il portait sur son dos une hotte d'osier pleine de couteaux et de pierres à aiguiser. Son visage était tout étroit ; son nez ressemblait à une lame. Je lui ai demandé à quoi lui servaient tous ces couteaux et toutes ces pierres.

– Je les vends et je les aiguise.
 – Moi, je suis pianiste.
 – Tu fabriques des pianos ?
 – Non, je joue du piano.
 – C'est un métier, ça ?
 – Bien sûr. Je donne des concerts ; les gens achètent leur place et ils m'applaudissent.

Il ne savait pas quoi dire, mon bon Sancho. Il n'avait jamais entendu parler de ce métier-là. Il connaissait seulement les couteaux.

– Ce qui fait une bonne lame de Tolède, c'est la manière dont on la trempe. Nos anciens la trempaient en l'enfonçant dans le corps d'un prisonnier. Ensuite, on lui coupait la tête d'un seul coup. Comme cela, tu comprends !

– On ne le fait plus ?
 – Qu'est-ce que tu veux, aujourd'hui on ne peut plus rien faire. On trempe l'acier dans l'eau. On m'a dit que les vieux forgerons utilisent du sang de mouton. Ha, du sang de mouton ! L'épée sera bonne pour se battre contre des moutons.

– Mon maître don Mendizabal dit que les pianos d'aujourd'hui sont bien meilleurs que ceux de sa jeunesse. Je ne sais pas si on trempe les cordes dans du sang de mouton.

ALBENIZ

– Bien sûr, ils font des pianos, des machins pour les femmes, au lieu de forger de bonnes lames pour les hommes.

Le soir, Sancho m'a montré comment on fabrique un piège à écureuil. Il a renversé sa hotte et l'a soulevée avec une branchette. Il a attaché la branchette avec une ficelle, dont il tenait l'extrémité dans sa main. Il a glissé quelques noisettes sous la hotte.

– Quand l'écureuil est sous la hotte, je tire la ficelle et la hotte retombe. Tu comprends ?

Aucun écureuil ne s'est présenté. Sancho n'était pas content :

– Arrête de chanter. Tu fais peur à l'écureuil !

C'est vrai que je chantais tout le temps sans même m'en apercevoir. De toute façon, même quand je me suis arrêté de chanter, l'écureuil est resté chez lui. Sancho était philosophe :

– Dans mon, village, nous remercions le ciel même quand il nous envoie un orage qui détruit les récoltes. Le bon Dieu sait ce qu'il fait.

– C'est plutôt l'écureuil qui devrait remercier le ciel de lui avoir envoyé un chasseur qui ne peut pas s'empêcher de chanter.

– Nous pouvons le remercier pour les noisettes.

Nous avons fini par manger les noisettes. Heureusement, nous avons aussi du pain et du fromage. Sancho a tranché le pain avec l'un de ses couteaux. Il m'a tendu sa gourde d'alcool. J'ai hésité, mais je me suis dit qu'il serait offensé si je refusais... Aïe, ça pique et ça brûle, ce truc-là ! En plus, cela m'a donné le hoquet. Sancho a éclaté de rire. Il m'a proposé de fumer son cigare. J'ai toussé comme un poitrinaire. Mon hoquet est parti !

Je me suis levé pour me dégourdir les jambes. C'est drôle, je marchais de travers comme mon petit papa quand il rentrait du cabaret. J'ai voulu capturer un ver luisant, mais je suis tombé par terre. Sancho ne pouvait pas s'arrêter de rire, et du coup c'est lui qui a attrapé le hoquet.

Sancho n'était pas beaucoup plus vieux que moi, mais il portait déjà la moustache. Chaque matin, il aiguisait un grand coutelas et rasait les trois poils qui lui poussaient au menton. Quand il se rasait, et aussi quand nous marchions sur la route, il chantait de fort jolies chansons espagnoles.

Nous avons traversé un gros village. J'ai cherché un piano pour montrer à Sancho ce que je savais faire, mais dans le sud les gens sont pauvres et personne ne possédait le moindre instrument de musique. Il n'y avait même pas d'orgue dans l'église. Les femmes étaient vêtues de noir et passaient le long des murs comme des ombres. Sancho était soulagé que nous n'ayons pas trouvé de piano : il croyait qu'il fallait obligatoirement payer pour m'écouter !

Un paysan vêtu d'une peau de mouton nous a proposé de monter dans sa charrette pour continuer notre chemin. Il n'avait jamais quitté sa province. Il était trop pauvre pour voyager.

– En Andalousie, disait-il, il faut travailler dur et rien ne pousse. Mon frère est parti à Cuba sur un grand navire à trois mâts.

– Il n'a pas fait naufrage ?

ALBENIZ

– Le diable a envoyé une tempête si furieuse que les vagues de la mer dépassaient les mats du navire. Tous les passagers ont prié la Sainte Vierge, et ils ont atteint la province de Cuba sains et saufs. Mon frère a fait écrire une lettre que le maître d'école m'a lue. À Cuba, le pain pousse sur les arbres.

– Du pain blanc ou du pain noir ? Mon père est allé à Cuba pour le service des douanes. Il ne m'a pas rapporté de ce pain, mais seulement de la canne à sucre.

– Je vous assure... Il a écrit : l'arbre à pain... C'est un fruit qui a le goût de la pâte pétrie. On le cuit comme le pain. Il y a toutes sortes de fruits là-bas. Quand ils sont mûrs, ils tombent de la branche. Vous n'avez qu'à vous baisser pour les ramasser. Et des femmes tant que vous voulez. Comme les fruits.

Sancho a demandé si les femmes étaient mûres. Le paysan a ri d'un bon gros rire campagnard.

– Toi, tu es un malin. Ce sont des femmes noires. Des esclaves qu'ils ont achetées en Afrique. Mon frère m'écrit qu'elles prétendent être chrétiennes, mais qu'elles adorent des idoles de bois en cachette.

Nous nous sommes arrêtés près d'une maison isolée au bord d'une rivière. Le paysan et Sancho sont entrés dans la maison, mais ils ont dit que je ne pouvais pas parce que j'étais trop jeune. Je n'étais plus un enfant. Je voyais bien que cette maison était un cabaret où il y avait des filles. J'avais déjà joué du piano dans un cabaret, du côté de Saragosse.

D'ailleurs deux filles sont sorties de la maison. Elles avaient l'âge de ma sœur Blanca, peut-être quinze ou seize ans. Je trouvais que leurs robes ressemblaient à des chiffons. Les danseuses que j'avais vues dans les villes étaient mieux habillées. Leurs lèvres étaient peintes et des boucles dorées pendaient à leurs oreilles. Elles étaient étonnées de me voir dans le jardin et se sont approchées de moi.

– D'où viens-tu ?

– De Madrid. Je suis pianiste. Je pars en tournée de l'autre côté des mers. Je vais donner des concerts à Cuba.

– C'est beau, Madrid ?

– C'est moins beau que l'Andalousie. Cuba, c'est encore plus beau. Dites, qu'est-ce que c'est que cette maison ? Un cabaret ?

– C'est... une maison... une maison pour les hommes.

– Mais vous... Vous travaillez là-dedans, toutes les deux ? Qu'est-ce que vous faites ?

Elles ont ri.

– Tu ne le sais pas ? Ils ne le font pas, à Madrid ? Reviens dans cinq ans... N'oublie pas d'apporter de l'argent !

– Avez-vous un piano, dans cette maison ?

– Un piano, oui. Tous les samedis, un orchestre vient et nous dansons.

Je suis entré dans la maison avec les deux filles, mais je ne pouvais pas jouer parce que le piano sonnait faux. Heureusement, j'avais toujours une clef d'accordeur dans mon sac. Les deux filles, et d'autres danseuses, et aussi le paysan et Sancho, sont venus voir ce que je faisais. On m'a donné des tapas à manger comme salaire de mon labeur. Sancho a pu enfin m'entendre jouer de la musique ! J'ai arrangé à ma manière les chansons qu'il fredonnait sur la route. Il était bien étonné.

Quand je donnais un concert dans un théâtre, je jouais du Mozart et du Chopin, mais dans un cabaret je jouais des chansons et des danses que j'avais entendues au cours de mes voyages. Ainsi mes auditeurs pouvaient frapper dans leurs mains pour m'accompagner et les danseuses pouvaient danser.

5. L'attaque de la diligence

Sancho le rémouleur est parti de son côté et moi j'ai traversé la sierra Morena, dans une diligence tirée par huit mules, pour aller à Cordoue.

Je somnolais après le déjeuner, car il faisait très chaud. Soudain, des cris et des coups de feu m'ont réveillé. J'étais bien content : une aventure !

Des brigands brandissant de vieux mousquets avaient entassé des branches en travers du chemin, près d'une mine de cuivre abandonnée, juste dans un virage. Les chevaux, affolés, se sont cabrés. Le garde armé assis à côté du cocher est tombé de son siège sur le dos d'une mule et a lâché son fusil. Les brigands trouvaient la scène très drôle.

Ah, les passagers n'avaient pas envie de rire, eux. Nous sommes tous sortis de la diligence. Les brigands ont vidé les sacs pour y chercher de l'argent. Ils ont volé les bottes des messieurs et les bijoux des dames.

– Hé, ne touchez pas à mon sac ! J'ai besoin de mes partitions et de ma clef d'accordeur. Je ne vais pas vous laisser faire, dites donc !

J'ai commencé à me battre. Le chef des brigands s'est approché. Il était aussi barbu, poilu et chevelu qu'un orang-outan. Je lui ai expliqué que je mourrais de faim si on me volait mes partitions. Mon cahier de recommandations n'avait aucune valeur pour une autre personne que moi.

– Regardez, señor Brigand, c'est une recommandation de la duchesse d'Albe : "Mon cher petit Isaac deviendra un grand musicien." Ici, c'est la signature de Madame Lola Montès.

– Tu joues de la guitare ?

– Du piano, señor. Mais j'aime beaucoup entendre la guitare, surtout de la façon dont on la joue en Andalousie. Dites, est-ce que vous chantez des chansons de brigand ?

– Des chansons de brigand ? Ah ah ! Ma foi, je connais la Complainte du Pendu, mais je suppose que tu la connais aussi.

– Oh non, señor, chantez-la moi.

– Si tu veux.

J'ai trouvé qu'il chantait très bien à travers sa barbe, avec une voix qui tremblait à la manière andalouse :

Je n'avais pas seize ans

Quand m'ont pris les sergents

Ratataplan ratataplan

Oh reverrai-je un jour ma mère ?

Tu as bon dos, bons bras

Te voilà bon soldat

Ratataplan ratataplan

Oh reverrai-je un jour ma mère ?

*Ceci est ton fusil
 Là-bas c'est l'ennemi
 Ratataplan ratataplan
 Oh reverrai-je un jour ma mère ?
 Je vois un pauvre gars
 Aussi bête que moi
 Ratataplan ratataplan
 Oh reverrai-je un jour ma mère ?
 J'ai tiré, il est mort
 C'était moi le plus fort
 Ratataplan ratataplan
 Oh reverrai-je un jour ma mère ?
 Suis parti dans la nuit
 Suis devenu bandit
 Ratataplan ratataplan
 Oh reverrai-je un jour ma mère ?
 Là-haut dans la Sierra
 La guerr' ne m'aura pas
 Ratataplan ratataplan
 Oh reverrai-je un jour ma mère ?
 Mais les gardes m'ont eu
 Et là je suis pendu
 Ratataplan ratataplan
 Jamais ne reverrai Maman.*

Pendant qu'il chantait, les brigands fouillaient les passagers, qui n'étaient pas contents de devoir tenir les mains en l'air. Quand les brigands ont voulu fouiller les dames, les messieurs ont essayé de s'interposer, mais les brigands connaissaient leur métier et les ont écarté en leur assénant quelques bons coups de poing. Les dames poussaient de hauts cris, les brigands les imitaient pour se moquer d'elles.

J'ai repris le refrain à la tierce pour accompagner le chanteur. Il m'a félicité :

– Tu chantes mieux que moi, le musicien. Je t'engage dans ma troupe pour nous faire la sérénade !

– Je veux bien devenir bandit, señor, mais je vous prierai de voler un piano et de l'installer dans votre repaire, afin que je puisse m'exercer.

– Un piano dans mon repaire ? Hmm... Va ! Je crois qu'il vaut mieux que tu joues pour des nobles dames que pour des brigands.

– Hé, mais, señor Brigand, vous avez oublié de signer mon livre de recommandations !

Il a tracé une croix.

– Euh, hmm... Tu diras à la duchesse d'Albe que c'est la signature de don Feliz, que tu as rencontré dans la sierra Morena.

Les passagers murmuraient.

– Oh don Feliz... C'est don Feliz... Mon Dieu !

La diligence est repartie. Je chantonnais la Complainte du Pendu. J'étais tellement heureux d'avoir conservé mon précieux cahier de recommandations que je ne pouvais pas m'empêcher de rire. Les autres passagers, qui avaient perdu leur argent et leurs bijoux, étaient furieux de me voir si gai. Un gros vilain bourgeois s'est précipité sur

moi. “Je vais t’apprendre à chanter, moi !” hurlait-il. Les dames m’ont protégé. Je n’étais tout de même qu’un enfant.

5. La mer, la vaste mer

Je me suis promené à Cadix. C’est un grand port au bord de l’océan. La brise marine apportait des effluves d’algues et de goudron. Je trouvais ces odeurs encore plus enivrantes que le parfum de jasmin qui m’avait grisé à Cordoue et à Grenade. Mon cœur bondissait dans ma poitrine chaque fois que j’apercevais les hauts mats des navires au bout des rues. Je m’arrêtais pour caresser les filets de pêche et les tonneaux à la devanture des boutiques. Je croisais des marins barbus qui parlaient de trinquets, d’écoutes de foc, de feux de Sainte Elme, de baleines, de typhons en mer de Chine. Les yeux dans le vague, ils évoquaient les filles de Zanzibar et de Macao. J’ai vu un marin qui portait sur l’épaule un perroquet dont les plumes avaient toutes les couleurs de l’arc-en-ciel. Une femme noire, vêtue d’une robe aussi colorée que celle du perroquet, l’accompagnait. C’était peut-être une de ces esclaves idolâtres dont parlait le paysan.

Je suis allé sur la plage. J’ai enlevé mes chaussures et j’ai marché dans l’eau. Si j’avais su nager, j’aurais essayé de traverser l’océan pour aller à Cuba.

J’ai joué du piano dans une taverne pleine de marins et de belles Andalouses. Hélas, la fumée des cigares de Cuba m’empêchait de bien voir les demoiselles. J’avais envie d’improviser un nouveau morceau :

– Eh maintenant, nobles messieurs et gentes dames, je vais avoir l’honneur de vous jouer La Complainte du Pendu. C’est une chanson que m’a enseignée don Feliz la semaine dernière, lorsqu’il a attaqué la diligence dans laquelle je me trouvais.

Les gens disaient “Oh, Ah... don Feliz !”

– Parfaitement, Messieurs-Dames, don Feliz en personne. La semaine dernière, dans la sierra Morena ! Il a voulu m’engager dans sa bande : “Nous avons besoin de braves comme toi”, a-t-il dit. J’ai refusé, car je me dois à mon cher public !

Je me suis caché dans le ventre sombre d’un grand trois-mâts. Même si je n’avais pas eu envie de partir au-delà des mers, j’aurais dû quitter Cadix : la serveuse d’une taverne, qui connaissait quelqu’un à l’hôtel de ville, m’avait dit que les gendarmes me recherchaient.

Je dormais sur des paquets de journaux, bercé par la grande symphonie du vent et de la houle. J’entendais des voix dans mon sommeil :

– Un clandestin !

– Je t’avais bien dit qu’il manquait un jambon et des pommes.

– Pauvre gosse... Il n’a pas choisi le bon navire.

C’étaient deux marins barbus qui ressemblaient à ceux que je croisais dans les rues de Cadix. Ils m’ont réveillé et emmené chez le capitaine. Sa cabine était très belle. De grandes cartes de toutes les couleurs, des longues-vues, des harpons étaient accrochés aux murs. Un affreux poisson empaillé, ainsi que deux statues noires semblables à celle que mon cher papa avait confisquée à la douane, me regardaient depuis les étagères d’une vitrine.

ALBENIZ

Le capitaine, un gros homme qui fronçait les sourcils d'un air méchant, s'est mis à ricaner en me voyant.

– Tiens donc, un passager clandestin ! Ah, mon petit, je n'aime pas beaucoup les resquilleurs de ton espèce. On veut traverser sans payer, hein ? Ruiner notre pauvre compagnie, déjà bien mise à mal par la concurrence des navires à vapeur ! Ils ont les millionnaires, et nous les clandestins... Tu croyais peut-être réussir ? Tu as quand même entendu parler de moi, à Cadix, non ? Le capitaine Guevara ! Tout le monde sait ce que j'en fais, moi, des clandestins. Tu le sais ce que j'en fais, non ?

– Je l'ignore, Monsieur, mais je vous prie de me le dire.

– Je les jette aux requins, voilà ce que j'en fais. Ces braves requins, qui nous suivent aussi fidèlement que des chiens pour nous débarrasser des restes de nos repas. Figure-toi qu'ils adorent une petite surprise de temps en temps. Tu es une friandise pour requins, voilà ce que tu es, mon garçon.

– Vous avez le droit de faire ça ?

– Et comment, que j'ai le droit ! Je suis le capitaine. Le seul maître à bord après Dieu. Je fais ce que je veux et tout le monde m'obéit.

– Et si je paye ma traversée ?

– Oh oh, mon petit, si tu payes ça change tout. À moins que je prenne ton argent et que je te jette aux requins quand même ! Ah ah ah. Non, je suis un homme honnête. Si tu payes une cabine de première, je te loue une cabine de première. Ainsi, tu caches de l'argent sur toi ? L'avez-vous fouillé, vous autres ?

– Nous l'avons fouillé, Capitaine. Il n'a pas d'argent.

– Alors tu le caches ? Tu l'as caché dans la cale ? Dis-moi tout, mon petit passager de première.

– Je vous payerai en jouant du piano. Je suis Isaac Albeniz, le nouveau Mozart. Cela distraira vos passagers ; ils diront du bien de vous.

– Ah ah. Tu te moques de moi ! Me payer en jouant du piano ! Va proposer cela aux requins, on verra bien ce qu'ils diront. Mes passagers sont des personnes de qualité, qui n'écoutent pas de la musique de saltimbanque.

– Je ne suis pas un saltimbanque, je suis Isaac Albeniz. Vous n'avez qu'à regarder dans mon cahier de recommandations.

– Qu'est-ce que tu me racontes avec ton cahier...

– Nous avons trouvé ce cahier dans son sac, Capitaine.

– Montrez-moi cela.

– Voyez, Capitaine, j'ai joué devant la duchesse d'Albe. Ici, c'est la signature de monsieur Charles Baudelaire, un poète de Paris.

– Attends-moi. Gardez-le bien, vous autres. Je vais montrer ton cahier au Comte de Sotomayor, on verra bien ce qu'il dira.

– Le Comte de Sotomayor ? Je le connais ! J'ai joué devant lui. Les requins sont privés de dessert !

J'ai attendu tranquillement. Je chantonnais la Complainte du Pendu en pianotant un accompagnement sur la table. Je n'avais pas peur, car ce capitaine me rappelait mon cher papa ; il criait très fort, mais il n'était pas méchant. Il est revenu avec le comte. Le ton de sa voix n'était plus aussi autoritaire que tout à l'heure.

– Excuse-moi, cher enfant. Une méprise regrettable...

Le comte, un vieux monsieur charmant, avait l'air enchanté de me voir :

ALBENIZ

– Isaac Albeniz, le petit pianiste... Comme tu as grandi ! Mais je te reconnais bien. C'est lui, Capitaine, certainement.

– Bonjour, Msieu le Comte. Vous me sauvez la vie !

– Comment est-ce que je te sauve la vie ?

– Sans vous, je serais déjà dans le ventre d'un requin.

Pauvre capitaine ! Il riait jaune et bafouillait...

– Le per chetit, euh, cher petit plaisante, Votre Excellence. Comme il n'a pas pris de cabine, il dormait dans un endroit dangereux et je lui ai dit qu'il risquait de tomber à l'eau. Il faut que vous preniez une cabine, Maestro !

– De première ?

– Euh... Je vais voir s'il en reste. De première, oui, s'il en reste.

À partir de ce jour, j'ai joué du piano tous les soirs dans le grand salon du navire. Cela me changeait de la cale, qui était fort humide et poussiéreuse. D'immenses tapis persans recouvraient le sol. Des bibliothèques de bois d'ébène contenaient des rangées de livres reliés en cuir et dorés au fer. Chaque soir, les matelots allumaient les grands lustres de cuivre qui pendaient du plafond ; chaque lustre portait des dizaines de bougies, de sorte qu'il faisait aussi clair qu'en plein jour ! Les tables et les chaises, ainsi que le piano à queue, étaient enchaînés au sol. C'est que le plancher était toujours incliné – un peu quand la brise était molle, beaucoup quand un bon vent gonflait les voiles. Les passagers faisaient très attention quand ils marchaient. La sœur du comte, qui était plus âgée que lui, ne se déplaçait jamais sans s'appuyer sur le bras d'un matelot vigoureux.

Après avoir joué la sonate de Beethoven que l'on surnomme *La Tempête*, j'ai présenté ma dernière œuvre au public :

– Mesdames et Messieurs, je vais vous interpréter maintenant un morceau que j'ai composé moi-même d'après une chanson populaire. Cette chanson s'intitule *La Complainte du Pendu*. C'est le célèbre brigand don Feliz en personne qui me l'a chantée dans la sierra Morena, où il venait d'attaquer la diligence qui m'emmenait à Cordoue.

Les passagers étaient très émus par mon annonce :

– Oh, ah, don Feliz ! Le brigand de la sierra Morena !

– Quand il a appris que j'étais Isaac Albeniz, il m'a demandé de composer une musique d'après sa chanson. Il espère ainsi devenir célèbre au-delà des mers.

Je devais parfois m'arrêter de jouer, parce qu'un matelot traversait le salon en agitant une petite clochette :

– S'il vous plaît, Mesdames et Messieurs les passagers, nous allons virer de bord. Prenez vos précautions.

Les passagers s'accrochaient à des barres fixées au mur. Le sol se redressait lentement, puis basculait dans l'autre sens. Les tables bougeaient et les chaînes grinçaient. Je jouais quelques glissandi pour accompagner la manœuvre et je plaquais un accord dissonant quand un comptoir ou une théière glissait par terre. Les passagers devaient s'ennuyer avant mon arrivée !

Trois semaines environ après notre départ de Cadix, on nous a annoncé que la terre était en vue. Tous les passagers sont montés sur le pont et ont scruté l'horizon. Ils se passaient une longue-vue de main en main.

– Là, là ! Regarde, Isaac, c'est le rio de la Plata !
 – C'est la province de Cuba ?
 – Cuba ? Mais non. Ce pays s'appelle l'Argentine. Nous arriverons ce soir dans la ville de Buenos Aires.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? J'étais bien déçu. J'espérais goûter le pain qui pousse sur les arbres.

7. L'Amérique

La vie n'était pas facile, dans ce pays-là. D'abord, les pianos étaient rares et mal entretenus. Je pouvais toujours dire que j'étais le nouveau Mozart : ils n'avaient même pas entendu parler de Mozart. Ils ne connaissaient pas non plus la duchesse d'Albe et les autres personnes de qualité qui avaient signé mon cahier de recommandations. Je couchais dans un entrepôt près du port, au milieu des rats. Quand je possédais un peu de nourriture, ce qui n'arrivait pas tous les jours, je devais tout manger tout de suite pour éviter d'attirer les rongeurs. S'il n'y avait eu que les rats ! Il me fallait dormir un couteau à la main, afin de me défendre si quelque vagabond décidait de m'égorger pour se distraire. C'était une bonne lame, un cadeau de mon ami Sancho le rémouleur.

Heureusement, j'ai trouvé une taverne à matelots qui possédait un méchant piano droit. Je dormais dans la journée, et je jouais la nuit.

Cette taverne était si sombre et enfumée que l'on aurait dit une antichambre de l'enfer. Moi-même, je fumais un cigare en jouant. Cela ne me faisait plus tousser depuis longtemps ! Je mangeais des pains fourrés de viande que l'on appelle *empanadas* et il m'arrivait de boire un petit verre de cognac. Les danseuses étaient très gentilles avec moi. Elles me disaient que je ne devais pas boire d'alcool, sinon je cesserais de grandir. Tout était étrange dans ce pays. Ils boivent une sorte de thé nommé *Maté Pampero*, dont le goût ne ressemble à rien de connu. Même l'odeur âcre de la taverne était différente de l'odeur des tavernes de Séville ou de Cadix.

Tous les marins et les dockers me connaissaient. Il me demandaient de leur montrer mes tours. Je me laissais bander les yeux et je jouais des valse. Ensuite, je jouais en tournant le dos au piano. Ils riaient et m'applaudissaient, et les danseuses m'embrassaient.

J'accompagnais un musicien qui tenait dans ses mains un petit orgue portatif nommé "concertina" ou "accordéon". Les marins et les filles s'enlaçaient pour danser le tango. C'est le nom de la danse préférée des Argentins.

Un jeune homme de bonne famille, nommé Eduardo, passait souvent ses soirées dans notre taverne. C'est qu'il était amoureux de l'une des danseuses, Laura, une grande femme rousse au regard mélancolique. Il m'a enseigné les dés et le poker.

– J'ai appris auprès des *gauchos*. Je n'ai pas complètement perdu mon temps avec eux.

– Qu'est-ce que c'est qu'un gaucho ?

– C'est un cavalier qui garde les vaches. Mon père est éleveur. Il possède une propriété aussi grande que l'Espagne dans cette grande plaine que nous appelons *pampa*. Il y a de l'herbe à perte de vue. C'est le paradis pour les vaches et les

gauchos. À la maison, nous mangions d'énormes tranches de bœuf à tous les repas. Je ne supporte pas de voir une tranche de bœuf... Je déteste les chevaux. L'un d'eux m'a mordu quand j'étais petit. Mon père espérait que je deviendrais éleveur, comme lui. Il m'envoyait avec les gauchos pour apprendre mon métier.

– Et votre mère ?

– Elle est morte en me donnant le jour. Je déteste mon père. Il veut me façonner à son image.

– Moi aussi. Mon père voulait me forcer à devenir pianiste. Je me suis enfui.

– Mais tu es pianiste. Ton père a réussi.

– Euh... Oui, mais non...

Ayant deviné que je savais jouer autre chose que des musiques de cabaret, Eduardo m'a emmené plusieurs fois donner un concert chez des bourgeois de Buenos Aires. En Argentine, les bourgeois vivent dans des palais comme les nobles en Espagne, et se font servir par des légions de domestiques.

Je me souvenais très bien des mazurkas et des nocturnes de Chopin, mais j'ai l'impression que je les jouais parfois sur un rythme de tango. Je n'hésitais pas à inventer de nouvelles mazurkas pour prolonger mon récital. De toute façon, les gens bavardaient et mangeaient des fruits sans s'occuper de moi. Je dînais à la cuisine au milieu des domestiques. J'aimais encore mieux jouer dans la taverne.

Après avoir habité plusieurs semaines dans l'entrepôt, je me suis installé au-dessus de la taverne chez Laura, l'amie d'Eduardo. Elle avait une voix très douce. Je trouvais qu'elle faisait un beau métier, mais elle n'était pas heureuse. Elle n'aimait pas Eduardo.

– Je n'ai pas besoin de lui, disait-elle, mais seulement de son argent.

Elle pleurait tous les soirs et je n'arrivais pas à la consoler. Nous ne dormions pas dans le même lit : elle disait que douze ans, c'est encore trop petit.

Un jour que j'étais assis sur mon lit, à lire un journal espagnol vieux de plus de six mois en fumant un petit cigare, j'ai entendu des voix qui montaient du rez-de-chaussée :

– Le commandant de la garde civile de Madrid nous a envoyé son signalement. Son père le recherche...

Je me suis habillé en vitesse, j'ai fourré mon cahier de recommandations et mes quelques biens dans mon petit sac de voyage, je suis sorti par la fenêtre et je suis descendu le long de la gouttière.

J'avais grandi. Je me suis demandé si je ressemblais encore au signalement rédigé par mon père. Et puis j'ai pensé qu'il avait simplement écrit : *Un garçon de douze ans qui joue du piano...* Si je voulais échapper à la police pour de bon, il me fallait changer de métier !

8. La pension des Andes

J'ai quitté l'Argentine et je me suis réfugié dans le pays voisin, l'Uruguay. J'ai marché jusqu'à la capitale, Montevideo. Je prenais garde de marcher le long de la côte, car j'avais peur de me perdre dans l'immensité de la *pampa*. Le continent sud-

américain était si grand, et moi si petit... Je dormais sur la plage. La nuit, je rêvais de la chambre que j'occupais dans notre premier appartement, à Barcelone.

J'étais parti d'Espagne en février. Je m'étais réchauffé en voguant vers le sud. Maintenant, nous étions en juillet, mais il faisait de plus en plus froid ! On me disait que dans l'hémisphère austral les saisons sont inversées, seulement personne ne pouvait m'expliquer pourquoi. Moi, en tout cas, je claquais des dents. Mon vieux costume de drap tout usé couvrait mal ma pauvre carcasse. Je sentais bien que j'aurais eu moins froid si j'avais trouvé quelque chose à manger. Je rôdais dans les rues sombres de Montevideo, hanté par le souvenir de la grande soupière fumante que portait notre brave Celestina. Mon gentil papa adorait les écrevisses et les volailles. Je croyais entendre la voix de maman : "Isaac, j'ai préparé de bonnes crêpes comme tu les aimes !" Cette affreuse ville était pleine de courants d'air : une bise glacée prenait les avenues en enfilade et perçait mes vêtements en sifflant comme pour se moquer de moi.

Je cherchais quelque maison abandonnée afin de m'allonger dans un coin à l'abri du vent. Soudain, j'ai entendu une musique familière : la fantaisie en ré de Mozart. Les notes joyeuses, enveloppées par une chaude lumière, s'échappaient d'une maison située à quelques dizaines de pas. Mes jambes épuisées retrouvaient une nouvelle vigueur... Une pancarte au-dessus du porche disait : "Pension des Andes."

La porte était grande ouverte ; j'ai regardé à l'intérieur. Au fond d'une vaste et haute salle, surmontée par une verrière, entourée à mi-hauteur par une galerie qui menait aux chambres, une fillette jouait sur un beau piano à queue. Elle était beaucoup plus petite que moi. Elle avait de longs cheveux très noirs, des yeux en amande et le teint mat. J'avais déjà vu des personnes comme elle à Buenos Aires ; on m'avait dit que c'étaient des Indiens. Je suis entré et je me suis approché d'elle :

– Tu enfonces trop la main gauche, alors elle couvre la mélodie.

Elle s'est arrêtée.

– Tu sais jouer du piano ? Je m'appelle Angelica. Et toi ?

– Isaac. Si tu veux, je peux jouer.

J'ai joué la fantaisie, et ensuite mon cher Chopin. Ah, j'oubliais tous mes malheurs ! Je n'avais plus faim ni froid. J'oubliais où j'étais et je ne savais plus si la nuit tombait ou si le jour se levait.

Je suis revenu à moi en entendant des applaudissements à la fin d'un morceau. Les clients de la pension, qui lisaient leur journal ou jouaient aux cartes dans le salon en attendant l'heure du souper, avaient interrompu leurs occupations pour m'écouter. Un homme indien aux cheveux gris tenait Angelica par la main. C'était certainement son père. Des rides profondes racontaient sur son visage rectangulaire les épreuves d'une vie difficile.

Une porte au fond de la salle s'est ouverte sans bruit. Une jeune femme très belle, qui ressemblait à Angelica, est entrée en s'appuyant sur des cannes. Était-ce la mère d'Angelica ? Sa sœur ? Son regard était sérieux, mais pas triste comme celui de son père.

Je me suis levé.

– Voilà, Angelica. Je te rends ton piano.

– Ah non, ce n'est pas possible. Je ne peux pas jouer après toi. Ma sœur, elle peut. Viens, Dolorès !

ALBENIZ

La jeune femme s'est assise au piano et a joué un morceau magnifique, que je ne connaissais pas. C'était à mon tour d'applaudir. Elle m'a montré la partition : *Valses* de Johannes Brahms. Je me suis souvenu que des camarades du conservatoire de Madrid m'avaient parlé de ce compositeur allemand, mais c'était la première fois que j'entendais sa musique.

Le père d'Angelica et de Dolorès était le propriétaire de la pension. Il m'a proposé de rester chez eux quelque temps pour donner des leçons à Angelica. Auparavant, c'était Dolorès qui lui enseignait la musique, mais leur mère était morte et Dolorès était très occupée à diriger les cuisiniers et les femmes de chambre. En plus, elle était malade et pouvait à peine marcher.

En tout cas, j'étais bien content de pouvoir enfin manger à ma faim. Tous les pensionnaires étaient assis autour d'une grande table dans la salle à manger. Ils se disputaient l'honneur de servir Dolorès ; je me demandais s'ils allaient se battre. Angelica aidait la vieille servante (qui me rappelait un peu notre Celestina) en courant autour de la table ; on aurait dit un lutin rieur. Je dévorais tout ce que l'on me servait comme un fauve et j'étais tellement heureux que je ne pouvais pas m'empêcher de parler la bouche pleine – ce qui me faisait penser à ma mère et à ses réprimandes. Dolorès m'écoutait en souriant. Les pensionnaires et son père paraissaient très contents de la voir sourire.

– J'ai joué devant le cheigneur maire de l'Echcorial... Je me chuis caché dans la cale du bateau mais des marins m'ont trouvé... La diligenche a été attaquée dans la chierra Morena... Vous avez entendu parler de don Felij, le brigand ?... Je chuis allé à Paris et j'ai joué devant les mechieurs du conchervatoire, mais ils ont dit que j'étais trop petit parche que j'avais caché une vitre... Je croyais aller à Cuba, où le pain pouche chur les arbres... En vérité, j'ignorais l'exichtenche de l'Argentine et de Buenoch Aires... Pourquoi che pays n'est-il pas une provinche de l'Espagne, comme Cuba ? Comment ch'appelle-t-il, déjà ? Pourquoi parlez-vous echpagnol, chi vous n'êtes pas echpagnols ?

Angelica me trouvait très ignorant :

– C'est l'Uruguay ! Nous étions une province de l'Espagne, comme ton Cuba, mais nous sommes indépendants depuis cinquante ans. Nous n'allons pas abandonner notre langue maternelle pour te faire plaisir, quand même !

– On gèle en été. Qu'est-che que cha doit être en hiver !

– L'hiver, c'est maintenant !

Dolorès passait beaucoup de temps assise dans un fauteuil. Elle devait se reposer. Elle tricotait avec de la laine de couleur vive. Je lui ai montré mon cahier de recommandations :

– Voici l'affiche de mon premier concert. Maman a cousu le costume jaune et papa a ajouté la petite épée. Je me demande où il a trouvé cette épée. Il rapporte des tas d'objets de la douane. Là, c'est la signature de la duchesse d'Albe... Ici, c'est le portrait de don Narciso Oliveras, mon premier professeur. Papa l'a engagé quand j'avais deux ans, et même il habitait chez nous.

Angelica entrait et sortait constamment de la pièce. Elle était toujours occupée à porter des draps ou des oreillers, du linge sale, des poulets, des paniers de fruits. Elle

ALBENIZ

n'avait pas beaucoup le temps d'étudier la musique. Elle avait seulement huit ans ; elle pouvait attendre que Dolorès fût guérie pour étudier.

Je jouais du piano pour Dolorès. Pour la faire rire, je jouais en tournant le dos au clavier comme dans les cabarets. Souvent, son père nous observait par la porte entr'ouverte. Il était très ému quand Dolorès riait avec moi. Je l'ai même vu pleurer.

Dolorès rêvait de connaître l'Espagne.

– Tu as donné des concerts partout ?

– Bien sûr. Je suis parti en tournée avec ma sœur Clémentine, et ensuite deux fois tout seul. Chaque province possède ses propres chansons et danses. Ecoutez, en Catalogne, tout au nord, près de la France, ils dansent avec des rubans, et la musique sonne comme ceci... (J'essaye d'imiter leur sautellement avec ma main gauche.) Vous entendez ? Au sud, à Séville ou à Grenade, un vent très doux chante dans les palmiers... Sa chanson ressemble à cette mélodie... Les messieurs chantent des sérénades sous le balcon des dames en s'accompagnant avec leur guitare .

Dolorès voulait m'enseigner les choses que l'on apprend à l'école. Elle me donnait des leçons de grammaire et de calcul. J'écrivais avec une plume d'oie. C'est très difficile. Je taillais et fendais la plume avec le couteau de Sancho. Je faisais des pâtés parce que je n'avais pas l'habitude.

– Nom de Dieu de putain de bordel de merde... Euh, oh, je vous prie de bien vouloir m'excuser...

Dolorès souriait.

– C'est la duchesse d'Albe qui t'a enseigné ces mots-là ?

– Je ne suis jamais allé à l'école, señorita. J'ai appris à lire en voyant mon nom sur les affiches.

– Si tu retournais à l'école, tu pourrais apprendre à écrire la musique que tu improvises.

– En tout cas, je ne retournerai pas au conservatoire de Madrid. J'irai étudier les règles de l'harmonie à Leipzig en Allemagne. Je veux apprendre à composer la musique aussi bien que Jean-Sébastien Bach.

Je partageais la chambre d'Angelica. Le soir, Dolorès nous lisait des contes à voix haute.

– Et la princesse a laissé pendre ses longues tresses blondes à l'extérieur de la tour. Alors le prince s'est agrippé aux cheveux et a grimpé...

– Dis donc, cela devait lui faire drôlement mal, à la princesse.

– Elle avait des tresses de dix pieds de long ?

– Si vous m'interrompez tout le temps, vous ne saurez jamais la fin de l'histoire.

– C'est Isaac, il interrompt toujours.

– Eh dis donc, toi, qui donc a dit que cela faisait mal à la princesse ?

– Vilain voyou. Tu dois être galant avec les dames et ne pas les contredire.

Angelica lançait son oreiller sur moi. Je le lui renvoyais. Des plumes volaient. Dolorès commençait à tousser. Nous nous arrêtons tout de suite et l'aidions à sortir de la chambre.

Angelica et moi, nous donnions des représentations théâtrales pour distraire Dolorès. Je dessinais des moustaches sur les joues d'Angelica. Elle jouait le rôle du brigand don Feliz. Des chaises tenaient lieu de diligence et de chevaux.

Je jouais le cocher :

– Hue, mes petits chevaux, courage, nous arrivons bientôt au sommet de la montagne.

Angelica me barrait la route :

– Halte-là. Pan, pan ! La bourse ou la vie !

– Nia nia, la bourse ou la vie... Mais non ! En entendant la voix de don Feliz, tout le monde tremblait. LA BOURSE OU LA VIE ! ESSAYEZ DONC DE BOUGER LE PETIT DOIGT, ET JE VOUS BRULE LA CERVELLE ! OUVREZ VOS SACS.

Angelica devenait une passagère :

– Mais, Monsieur le brigand, je ne possède rien. Je suis une pauvre orpheline.

– Bon, ça va, nous ne sommes pas des brutes. Eh, là, jeune homme, ouvre ton sac.

Je jouais mon propre rôle, bien sûr :

– Il n'y a rien d'intéressant pour vous dans mon sac.

Angelica redevenait don Feliz :

– Donne-moi ce cahier, là !

– C'est mon cahier de recommandations, Monsieur. Regardez, voici la signature du seigneur maire de l'Escorial. Je suis musicien.

– Dans ce cas, viens avec nous, tu joueras pour distraire mes hommes. Nous avons trouvé une guitare dans une voiture la semaine dernière.

– Je ne joue pas de la guitare, mais du piano. Je pars en tournée en Andalousie. Je vais devenir riche, et si vous attaquez de nouveau ma diligence vous pourrez me prendre mes diamants.

– Je vais vous chanter la Complainte du Pendu

– Mais non, ce n'est pas lui qui a proposé de chanter, c'est moi qui lui ai demandé.

– C'est comment, déjà ?

Je m'installais au piano pour m'accompagner. C'est-à-dire que je jouais don Feliz de nouveau :

Je n'avais pas seize ans

Quand m'ont pris les sergents...

Angelica reprenait le rôle du brigand :

– Je ne sais pas écrire comme ces beaux messieurs et ces belles dames, mais je vais tracer une croix dans ton cahier.

Je montrais le cahier de recommandations à Dolorès et à Angelica.

– Regardez, c'est cette croix. Ici, c'est la signature de ma grande sœur Clémentine.

Dolorès a demandé si elle était belle.

– Pas aussi belle que vous...

J'ai senti que je devenais tout rouge.

Dolorès a fini de tricoter. Ce tricot ne ressemblait à rien de connu.

– C'est un bonnet comme en portent les Indiens dans les Andes. Je te l'offre, ainsi tu n'auras plus froid aux oreilles quand tu sortiras. C'est important, les oreilles, pour un musicien !

ALBENIZ

Cela faisait longtemps que je n'avais pas reçu de cadeau. J'étais très content. Pour la remercier, j'ai improvisé un tango d'après ceux que j'entendais dans la taverne de Buenos Aires.

– Ils ont un petit orgue portatif qu'ils appellent concertina. Les filles dansent toutes serrées contre les garçons...

J'ai donné un concert. Angelica et moi, nous avons rédigé des affichettes : "Grand Concert, Isaac Albeniz *el nuevo Mozart*, le pianiste favori des aristocrates européens." Nous les avons collées autour de la pension.

J'ai demandé à Angelica si elle était sûre que les gens connaissaient Mozart.

– Tout le monde connaît Mozart.

– Du côté du port de Buenos Aires, je t'assure que non. J'espère que les habitants de Montevideo sont plus cultivés.

– Mon père dit que dans les Andes, les Indiens jouent de la flûte de Pan.

– À quoi ça ressemble, une flûte de Pan ?

– C'est fait avec des roseaux.

– En Belgique, ils ont inventé un nouvel instrument qui s'appelle un saxophone.

Le soir du concert, Angelica vendait les billets à l'entrée. Il y avait beaucoup de monde. J'ai joué des valse de Brahms que j'avais étudiées dans le recueil de Dolorès et ensuite la Complainte du Pendu.

C'est Angelica qui annonçait le programme.

– Et maintenant, chers amis, ma sœur Dolorès, accompagnée par Monsieur Isaac Albeniz, va chanter une chanson de Schubert, *Marguerite au rouet*. C'est l'histoire d'une jeune fille qui est triste parce que son fiancé ne vient pas. Mais ma sœur n'a pas de fiancé !

Dolorès a froncé les sourcils en entendant la plaisanterie d'Angelica. Quand elle chantait, sa voix était si belle que j'en étais tout ému. J'avais du mal à empêcher les larmes de brouiller ma vue, ce qui aurait été très gênant, parce que je devais déchiffrer mon accompagnement.

Souvent, je me levais très tôt. Je mettais mon nouveau bonnet, j'allais m'asseoir sur la plage et je regardais le lever du soleil. À Cadix, le soleil se couchait sur l'océan, épuisé par une longue journée. Ici, c'était un soleil jeune et timide qui se levait au-dessus de la mer.

Un matin, Dolorès m'a rejoint sur la plage, appuyée sur ses cannes.

– Tu te lèves tôt !

– J'ai pris l'habitude de me réveiller avant le jour, sur la route. C'est à l'aube que l'on marche le mieux. En Andalousie, le lever du soleil a quelque chose de mystérieux. Chaque matin, le monde renaît. J'avais toujours l'impression que le soleil me promettait de nouvelles aventures. Je me sentais comme ivre de joie à l'idée de tout ce qui allait encore m'arriver. C'est une sensation... Je ne peux pas l'expliquer... C'est pour cette sensation que je m'évadais de chez mes parents.

– Cela fait combien de temps que tu les a quittés ?

– Ma foi, je ne sais pas... Six mois, peut-être.

– Ils ne te manquent pas ?

– Pas du tout, Señorita. Au contraire. Ils me réprimandaient pour un oui ou pour un non. Leurs querelles me rendaient fou. Vous avez de la chance d'avoir un père

aussi gentil que le vôtre. Je suis sûr que votre mère était gentille aussi, et qu'ils ne se disputaient jamais.

– C'est vrai, mais ils n'ont pas engagé un maître de musique à plein temps pour m'enseigner le piano, si bien que je joue moins bien que toi. Malgré leurs défauts et leurs erreurs, tes parents ont réussi ton éducation, puisque tu es à la fois un artiste épanoui et un jeune homme capable d'affronter seul les difficultés de l'existence. Tu devrais leur en être reconnaissant.

– Je veux bien leur déclarer ma gratitude de loin, mais n'espérez pas que je retourne à Madrid pour leur baiser les mains ! Remarquez, je rentrerai en Espagne un jour. Je trouve nos villes plus belles que les vôtres. Leur visage a été dessiné par la succession des siècles. Sur ce continent, tout est neuf, tout est inachevé...

Des vaguelettes épuisées venaient s'étaler sur la grève en soupirant. Arrivaient-elles d'Espagne, comme moi ?

– Si nous partions tout droit devant nous, Señorita, où débarquerions-nous ?

– Je l'ignore. Je crois que nous passerions au large du cap de Bonne Espérance, au sud de l'Afrique. Nous pourrions sans doute voguer sans escale jusqu'en Australie.

– Vous êtes savante. Un jour, j'irai en Australie.

– Cela doit être merveilleux de franchir l'océan...

– J'ai rencontré le comte de Sotomayor sur le bateau. Sa sœur l'accompagnait. Le capitaine voulait me jeter aux requins. Je mangeais des pommes que j'avais trouvées dans la cale.

– Je crois que je ne quitterai jamais mon pays, mais que je rencontrerai des voyageurs comme toi. J'aimerais qu'un poète aux cheveux d'or traverse la mer sur un bateau blanc. Il débarquerait en chantant une douce mélodie, s'approcherait lentement de moi et m'appellerait Princesse... Tu sais, Isaac, depuis que tu es là je vais beaucoup mieux. Les médecins disent que je suis assez forte, maintenant, pour qu'ils tentent de m'opérer. Je dois aller à l'hôpital la semaine prochaine.

– Vous pourriez marcher sans cannes ?

– Peut-être. Maintenant les chirurgiens savent t'endormir en te faisant respirer un gaz, et puis ils ouvrent la chair avec un couteau et arrangent l'intérieur de ton corps, et ensuite ils recousent la plaie comme nous cousons une robe, avec une aiguille et du fil.

– S'il y a un piano, dans cet hôpital, j'irai vous jouer de la musique.

– Il faut peut-être que tu en joues pour Angelica et pour mon père, parce qu'ils vont être inquiets.

Les pensionnaires étaient aussi inquiets que le père de Dolorès. Angelica sautillait et riait moins que d'habitude.

Je me mettais un bandeau sur les yeux, je jouais de dos, mais je n'arrivais pas à les dérider. Même quand je voulais jouer un morceau gai, il sonnait comme une marche triste. J'entendais la conversation des pensionnaires comme à travers un brouillard :

– Bientôt, ils sauront guérir toutes les maladies...

– Les progrès de la médecine...

– Il n'y avait même pas de vaccin contre la variole...

– On respire un gaz, on s'endort et on ne sent plus rien...

– Etes-vous sûr que l'on se réveille toujours ?

– Chut !

Et puis un jour, le père de Dolorès est revenu de l'Hôpital et a donné de bonnes nouvelles. Les mines des pensionnaires se sont éclaircies. Angelica a bondi de joie. J'ai joué une danse endiablée.

Trois semaines se sont écoulées. Tous les pensionnaires guettaient à la porte. Je jouais le tango. J'ai entendu des chevaux qui hennissaient. Dolorès est descendue d'un cabriolet, sans cannes, mais soutenue par son chirurgien, une espèce de grand benêt aux cheveux blonds.

Elle est entrée dans la pension. Angelica a préparé son fauteuil. Elle m'a souri. J'ai arrêté de jouer et j'ai laissé mon cigare s'éteindre.

Le chirurgien l'a accompagnée jusqu'au fauteuil :

– Asseyez-vous, princesse.

Je me suis senti bien malheureux. Je n'avais que douze ans. J'étais trop jeune.

Je suis parti au Brésil. C'est curieux : plus j'allais vers le nord, plus le temps se réchauffait. Heureusement, parce que mes vêtements méritaient à peine ce nom. S'ils s'étaient déchirés un peu plus, j'aurais été à peu près aussi nu qu'un sauvage. L'ennui, c'est qu'il pleuvait tous les jours pendant des heures. La route de terre rouge devenait si glissante que je ne pouvais pas faire dix pas sans trébucher.

Je ne sais pas combien de jours et de nuits j'ai marché. À la fin, je ne tremblais plus de froid, mais de fièvre. Une nuit, alors que j'étais complètement épuisé, j'ai vu près de la route une grande maison qui me paraissait bien propre et sèche. Je ne suis pas un cambrioleur, mais je n'ai pas pu résister au désir d'entrer dans la maison par une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée. J'ai longé un couloir en silence et j'ai trouvé une chambre où dormaient deux enfants. Un troisième lit, vide, m'attirait irrésistiblement. Je me suis couché et me suis endormi aussitôt.

Au matin, j'ai été réveillé par des rires. Cinq enfants et leurs parents m'entouraient. Le père, un homme très grand dont la barbe était taillée en pointe, m'a posé des questions en portugais. J'ai compris qu'il me demandait qui j'étais et ce que je faisais là. La mère m'a apporté des vêtements. Il m'a suffi de passer quelques jours dans cette famille pour redevenir une personne civilisée. Ils possédaient un vieux piano, qu'ils avaient exilé dans un grenier parce que personne ne savait en jouer. Je l'ai fait descendre au salon, mais j'ai constaté que l'humidité avait faussé son cadre de bois, si bien qu'il était presque impossible de l'accorder.

De grandes plantations de café s'étendaient derrière la maison. Les brigades de noirs qui cueillaient les précieux fruits chantaient des mélodies fascinantes, sans doute héritées de leurs ancêtres africains. Je ne me lassais pas de les écouter et passais des heures (entre deux crises de fièvre) à tenter de reproduire leurs rythmes étranges sur le piano désaccordé. Le maître de maison ne comprenait pas pourquoi je jouais ces musiques nègres plutôt que des sonates de Mozart ou de Haydn. L'intérêt que je portais aux noirs et à leurs chants semblait le déranger. En vérité, ces noirs étaient des esclaves, qu'il fallait considérer comme des meubles et non comme des artistes. Le planteur et son épouse étaient des gens charmants, qui m'auraient volontiers adopté. Un enfant de plus ou de moins... Seulement, je ne supportais pas l'idée d'un confort

acquis par l'exploitation de mes frères humains. De plus, j'avais toujours l'intention d'aller étudier la composition musicale à Leipzig.

Le planteur m'a conduit en calèche chez le consul d'Espagne à Rio de Janeiro. "Voici un de vos concitoyens bien malade, lui a-t-il dit. Vous devriez le rapatrier. Je suis sûr que ses parents, qui sont des gens honorables, rembourseront les frais de transport."

C'est ainsi que je suis rentré à Madrid, après avoir passé huit mois en Amérique du sud.

9. L'arbre à pain

Don Angel était furieux parce que je revenais d'Amérique sans rapporter le moindre argent. Il voulait organiser immédiatement une tournée en Espagne. Maman ne voulait pas en entendre parler :

– Avec cette guerre civile ? On se bat de tous les côtés. Vous avez vraiment perdu la raison !

– Vous ne vous inquiétez pas tant pour moi quand je vais dans les provinces en tant qu'inspecteur des douanes ! Isaac m'accompagnera dans mes inspections, c'est tout. Nous irons d'abord jouer du côté carliste, et ensuite du côté républicain. D'ailleurs les républicains vont gagner la partie et l'Espagne deviendra un pays moderne comme la France. Et puis je ne vous demande pas votre avis.

Au lieu de partir étudier à Leipzig, j'ai recommencé à jouer dans les théâtres, les salles de bal et les tavernes exactement comme à l'époque où je voyageais seul. J'ai revu les directeurs de théâtre et les bourgmestres. Cette fois, j'avais un impresario qui les empêchait de confisquer toute la recette, mais en fin de compte le résultat n'était pas bien différent, puisqu'il mettait l'argent dans sa poche plutôt que dans la mienne ! Je n'étais pas vraiment satisfait de cette situation ; je rongais mon frein. Pourtant, j'ai achevé la tournée et je suis rentré sagement à Madrid avec mon père, parce que je voulais revoir ma mère et mes sœurs avant de m'enfuir au bout du monde.

La tournée a duré près d'un an. Ensuite je suis resté un an à Madrid. J'avais oublié combien les querelles du souper pouvaient être infernales. Mes parents se détestaient tellement qu'ils n'avaient plus besoin d'une bonne raison, ni même d'un prétexte, pour se mettre à hurler. Ma sœur Blanca m'a dit qu'elle ne supportait plus cette famille de fous. Elle aurait préféré être un garçon pour pouvoir partir à l'aventure comme moi.

Mon cher papa a effectué plusieurs voyages à l'étranger pour le service des douanes. Pendant ce temps, j'ai joué dans un cabaret de Madrid et j'ai pu mettre un peu d'argent de côté à son insu. À quatorze ans, je suis reparti. Cette fois-ci, je ne me suis pas trompé de bateau : j'ai pris un vapeur qui traversait l'océan jusqu'à Cuba. J'ai payé mon billet, car je ne voulais pas courir le risque d'être remis à la police de Cuba comme passager clandestin. Je ne voyageais pas en première classe, mais dans une grande cale aménagée en dortoir. Comme elle se trouvait sous la ligne de flottaison, aucun hublot ne l'éclairait. Des lampes à huile diffusaient une lumière timide. Les marins nous ont expliqué que ces lampes pouvaient se renverser ou se casser à cause du roulis, si bien que le risque d'incendie était considérable. Des

ALBENIZ

bassines d'eau devaient nous permettre d'éteindre les flammes. Heureusement, nous n'avons pas eu besoin de nous en servir.

Les autres passagers étaient de pauvres gens qui allaient chercher fortune au-delà des mers. J'ai pensé au frère du paysan andalou qui m'avait transporté en charrette avec Sancho le rémouleur.

L'arbre à pain, bah... J'en avais trop rêvé, si bien que la réalité m'a déçu. Le fruit est fade et ne vaut pas le bon pain de chez nous. Ah mais d'un autre côté, l'île de Cuba est le paradis des amateurs de cigare ! Le rhum que distillent les planteurs de canne à sucre n'est pas mauvais non plus.

J'ai trouvé une longue allée sablonneuse qui traversait une bananeraie à flanc de colline près de La Havane, et je ne me lassais pas de m'y promener chaque matin. J'imaginai des mélodies en marchant, ou plutôt, je les entendais comme si elles tombaient du ciel... Dès que je rentrais à l'auberge où j'habitais, je les notais sur du papier à musique.

J'ai donné plusieurs concerts devant des salles combles, d'abord à Cuba, ensuite à Porto Rico. De retour à La Havane, j'ai donné un concert véritablement triomphal, sauf qu'en abordant mon tango argentin, que je jouais en bis, j'ai aperçu mon père dans les coulisses. À peine avais-je achevé mon tango qu'il est entré sur la scène avec deux gendarmes pour m'arrêter. Le public a protesté, hurlé, sifflé, mais rien n'y a fait. Les gendarmes m'ont fouillé et ont pris mon portefeuille, qui contenait tout le gain de ma tournée.

Mon père m'a emmené dans un commissariat de police de La Havane.

– Oh, mon petit papa, comme je suis content de vous revoir.

– Il n'y a pas de petit papa, mais un inspecteur général des douanes.

– Je vous félicite, père. Inspecteur général ! Vous êtes monté en grade...

– Le gouvernement de la République sait reconnaître les gens de valeur. En tant qu'inspecteur général, je remarque, jeune homme, que vous voyagez en fraude, sans passeport, et ne payez pas d'impôts sur vos gains. Étant donné que vous êtes mineur, cet argent appartient à votre père. Estimez-vous heureux que je ne vous inflige pas une amende... C'est du vol, en vérité ! Je devrais vous mettre en prison !

Après avoir compté l'argent, il s'est calmé et nous avons discuté sérieusement, entre hommes. Je lui ai offert un de mes cigares, ce qui n'a pas manqué de l'amadouer.

– Mon bon père, vous devez comprendre qu'en me dérochant l'argent que j'ai gagné à la sueur de mon front, vous m'incitez à m'enfuir encore plus loin pour vous échapper. Moi, je ne veux pas rompre avec ma famille. Je veux seulement me payer de bonnes études en Allemagne, afin de devenir un compositeur riche et célèbre. Dans quelques années, je jouerai devant les têtes couronnées d'Europe, je roulerai en carrosse et j'offrirai des sacs d'or à mes chers parents pour les remercier de m'avoir si bien élevé.

– Je reconnais la pertinence de vos propos, mon fils, mais je ne peux pas vous rendre l'argent. Un inspecteur général des douanes ne doit pas se déjuger. Ce qui est fait est fait. Je vous propose néanmoins de vous offrir en échange un précieux document : allons chez le notaire, où je vous signerai un acte officiel d'émancipation. Ainsi, vous serez aussi libre que si vous aviez déjà atteint l'âge de votre majorité.

J'avais l'impression que mon père devenait moins féroce en vieillissant. Ce n'était pas un méchant homme, dans le fond. C'est aussi qu'il était très affecté par un événement qu'il m'a annoncé : ma sœur Blanca était morte. Il m'a parlé d'un regrettable accident, mais en vérité (je l'ai appris plus tard), elle s'était suicidée. Ma pauvre chère sœur n'avait pas trouvé d'autre moyen de quitter cette maudite famille. Ainsi, j'avais déjà perdu deux sœurs... Blanca avait vingt ans, comme Enriqueta. Heureusement, Clémentine était mariée et ne vivait plus chez mes parents.

J'ai donc acheté ma liberté en sacrifiant les recettes de ma tournée. Après le départ de mon père, j'ai dû jouer dans un cabaret pour pouvoir payer un billet de bateau à destination de New York.

10. Le petit doigt de la main droite

J'imaginai qu'après l'arbre à pain, j'allais trouver aux Etats-Unis des arbres à dollars. Je croyais que tous les Américains étaient millionnaires. Je me demandais s'il me faudrait deux semaines ou bien trois pour devenir riche. Ah, j'ai bien déchanté ! Je dormais dans un asile de nuit au milieu d'immigrants venus de tous les pays du monde. Chaque matin, j'allais dans un coin du port de New York qui servait de bourse au travail et je m'engageais pour la journée comme portefaix. Il me fallait dissimuler mon âge – je prétendais avoir vingt ans plutôt que quatorze. Je portais de lourds régimes de bananes. Comme elle me paraissait lointaine, l'époque où je me promenais dans les bananeraies enchantées de Cuba !

Le port de Buenos Aires n'était pas un endroit tranquille, mais New York était bien pire. Il y avait des bagarres presque tous les soirs. On accusait quelqu'un de vol, alors les dockers le saisissaient et voulaient le pendre. Ou bien des bandes de brutes pourchassaient les noirs pour les empêcher de travailler comme les autres. Je sortais fréquemment mon fidèle couteau afin de dissuader quelque gredin de m'attaquer.

J'ai fini par trouver une taverne où j'ai joué du piano. Inutile de vouloir imposer Bach et Chopin ici ! Il fallait taper sur le clavier pour se faire entendre au milieu des cris et des bruits de verre. J'obtenais un certain succès, et de bons pourboires, en exécutant mes tours favoris : les yeux bandés ou le dos au clavier. Je devenais célèbre parmi les dockers...

Mes compagnons rêvaient tous de la même chose : gagner assez d'argent pour acheter un billet de train et se joindre à la grande ruée vers l'or, qui attirait des dizaines de milliers d'aventuriers en Californie. Ils me conseillaient de partir là-bas moi aussi, car les chercheurs d'or dépensaient des fortunes dans les bars.

Leur suggestion me paraissait excellente. Comme je n'étais pas assez riche pour traverser tout le pays en train, j'ai procédé par étapes. Je suis allé à Pittsburgh, puis à Saint-Louis. Dans ces grandes villes, les bars étaient nombreux, si bien que je pouvais gagner quelques dollars en jouant du piano. À l'ouest de Saint-Louis s'étendaient d'immenses territoires sauvages, peuplés par des pionniers qui étaient, dans l'ensemble, des gens grossiers insensibles à toute expression artistique. J'ai travaillé pendant plus d'un mois dans une ferme gigantesque de l'état du Kansas, en compagnie d'ouvriers agricoles qui venaient de tous les pays du monde. Ils me rappelaient les dockers de New York. Ils parlaient suédois, russe, hongrois, roumain. Ils connaissaient quelques mots d'anglais, qui leur permettaient de se comprendre les

uns les autres. Le soir, à la veillée, ils chantaient des chansons de leur terre natale d'une voix chargée de nostalgie.

Je me suis cassé le dos à désherber des hectares de champs de coton, j'ai torturé mes pauvres mains en ramassant des bottes de paille aussi piquantes que des hérissons, j'ai manié la pelle et la pioche pour défricher des terrains rocailleux. Pour tenir le coup, je passais mes journées à chanter les morceaux de mon répertoire en mon for intérieur.

Le *manager* des équipes d'ouvriers, ayant pitié de ma jeunesse, m'a nommé assistant du cuisinier, un gros Irlandais nommé O'Toole. Je devais éplucher des tonnes de pommes de terre et porter de lourdes barriques de soupe, mais au moins je travaillais sous un toit, à l'abri des caprices du temps. En Amérique, tout est plus grand et plus fort. Le vent chargé de poussière qui balaye la grande plaine brûle la peau et la gorge comme s'il arrivait tout droit de l'enfer. Quand il fait sec, il fait si sec que le bétail lèche désespérément la boue craquelée qui recouvre le lit des rivières et finit par mourir de soif. Quand un orage menace, on ne sait jamais s'il ne va pas se transformer en une tornade capable d'arracher les arbres et les poteaux télégraphiques.

O'Toole, mon patron, était un excellent cuisinier. Je veux dire qu'il savait préparer une soupe pour cent personnes. Son seul défaut, c'est qu'il ne pouvait pas s'empêcher de se moquer des gens et de leur faire des farces.

Un jour, un ouvrier norvégien nommé Knut, un véritable géant, s'est sectionné le petit doigt de la main droite en sciant un arbre. Un de ses camarades a ramassé le doigt et l'a apporté à O'Toole. Il pensait que le cuisinier trouverait bien le moyen d'inventer quelque blague pour utiliser ce morceau de chair fraîche. J'étais assis à la table de la cuisine, en train d'éplucher des pommes de terre avec un grand couteau de cuisine. Je suis devenu tout pâle. O'Toole a agité le doigt sous mon nez :

– Tu n'as jamais vu un petit doigt, Spic ?

Tout le monde m'appelait Spic, qui est un mot d'argot pour *Spanish*.

– Je vous ai dit que je joue du piano. Si je me coupais un doigt en épluchant les pommes de terre, je pourrais dire adieu à ma carrière. Surtout le petit doigt de la main droite.

– Et pourquoi spécialement le petit doigt ? Si tu le coupes, je te donne celui-ci à la place !

– Au piano, on joue souvent plusieurs voix. La main gauche et les premiers doigts de la main droite jouent les voix d'accompagnement. C'est le petit doigt de la main droite qui joue la mélodie.

J'ai effectué une démonstration en jouant un morceau imaginaire sur la table.

– Écoute, Spic, je comprends que tu sois bouleversé par cet accident. Aujourd'hui, je vais porter et servir la soupe à ta place.

Il a emporté la première marmite de soupe vers la tente qui servait de réfectoire. Comme j'avais l'impression qu'il préparait une de ses farces, je l'ai suivi. Les hommes faisaient la queue, leur bol à la main. O'Toole versait la soupe avec une merveilleuse rapidité ; la louche bondissait et volait comme si elle avait eu des ailes. Le cuisinier était si habile que personne n'aurait pu voir qu'il glissait le doigt dans le bol de Knut. En tout cas, je n'ai rien vu. À vrai dire, O'Toole avait mis dans la confidence plusieurs de ses amis, qui avaient parlé à leurs amis, si bien que tout le camp savait ce que contenait le bol – sauf Knut, évidemment. Le géant norvégien

avalait sa soupe par grandes lampées, comme un ogre. Il a peut-être cru que le doigt était une petite saucisse. Tous les regards étaient braqués sur lui quand il a sorti le doigt de sa bouche et l'a observé. Il est devenu tout rouge. Un tonnerre de rire a éclaté dans la tente-réfectoire. Knut a hurlé des imprécations terribles en norvégien, puis levé bien haut sa main enveloppée dans un linge sanglant, comme pour nous reprocher notre cruauté. Le lendemain matin, on a découvert le cadavre du cuisinier dans une mare de sang noirci. Sa gorge avait été si bien tranchée avec l'un de ses grands coutelas que sa tête tenait à peine à son tronc. Knut avait disparu. Le *manager* ne paraissait pas très ému. Il nous a demandé d'enterrer O'Toole et de reprendre le travail. Un Grec qui avait du mal à travailler dans les champs parce qu'il boitait a remplacé O'Toole devant les fourneaux. Sa soupe était beaucoup moins bonne que celle de l'Irlandais.

J'avais connu des gens violents dans les ports de Buenos Aires et de New York, mais c'étaient des agneaux en comparaison des aventuriers qui peuplaient l'ouest des Etats-Unis. Après avoir quitté la ferme, j'ai passé quelques semaines à Denver, dans les montagnes du Colorado. Les garçons vachers ou *cowboys* vidaient leurs querelles à coups de revolver dans les rues boueuses de la ville. Les deux adversaires se plaçaient en général à un ou deux pas l'un de l'autre. Celui qui sortait son arme de son étui le plus vite avait de bonnes chances de remporter le duel, puisqu'il ne risquait pas de manquer sa cible à cette distance. Souvent, les duellistes étaient aussi rapides l'un que l'autre et mouraient tous les deux.

J'ai fini par gagner assez d'argent pour prendre le train de Denver à San Francisco. J'ai même pu acheter un billet de première. Je n'ai pas pensé : "on rencontre des gens intéressants en première classe", mais il est un fait que j'ai lié connaissance dans le train avec un aimable banquier de San Francisco qui me rappelait mon ami le seigneur maire de l'Escorial. Je lui ai suggéré d'organiser un concert dans sa ville.

– All right, m'a-t-il dit. Fifty-fifty.

Je ne parlais pas encore très bien l'anglais, mais cela n'avait pas d'importance, parce que les Américains sont des gens qui s'expriment simplement et savent bien se faire comprendre.

11. Les soldats de plomb

Le public de la Californie est bien le plus enthousiaste que j'aie jamais connu. Je ne suis pas devenu millionnaire en trois semaines, mais mes cachets m'ont tout de même permis de retraverser les Etats-Unis et l'Atlantique, puis de me payer une année d'études à Leipzig auprès des maîtres Karl Reinecke et Salomon Judassohn.

À Leipzig, âgé de quinze ans, j'ai compris ce que je voulais : ne plus jouer dans les tavernes et les cabarets ; ne plus jouer Schumann et Chopin, mais seulement mes propres compositions. J'ai noté sur le papier le tango et les autres œuvres que j'avais composées. Et puis aussi, comme j'avais l'impression que mes aventures s'achevaient, j'ai noté les faits principaux dans mon cahier de recommandations. C'était beaucoup plus difficile que de composer de la musique !

ALBENIZ

Après mes études à Leipzig, je suis rentré en Espagne et, mon cahier de recommandations sous le bras, j'ai demandé une audience royale. Les Carlistes avaient fini par l'emporter sur les républicains, de sorte que nous avons un nouveau souverain, Alphonse XII. Le comte Morphy, précepteur et secrétaire du roi, a bien voulu me recevoir. Je lui ai joué des danses espagnoles notées au cours de mes voyages et arrangées à ma façon. Je lui ai dit que je voulais faire pour l'Espagne ce que Chopin avait fait pour la Pologne et Liszt pour la Hongrie – composer de la musique sérieuse à partir des belles musiques populaires de nos provinces. Le comte était un homme cultivé, qui composait lui-même de la musique. Il connaissait Leipzig, Karl Reinecke et Salomon Judassohn. Au lieu de lui montrer dans mon cahier de recommandations les signatures de la duchesse d'Albe et de don Feliz, je lui ai montré les appréciations élogieuses de mes maîtres.

– Ces recommandations sont inutiles. Votre jeu m'a convaincu. Je vais demander à sa Majesté de vous écouter.

J'ai joué devant le roi. J'avais souvent fait danser des dockers et des filles de joie, j'avais ému des banquiers, j'avais enchanté des ducs et des comtesses, alors pourquoi pas un roi ? Il m'a accordé une pension sur sa cassette privée, afin que je puisse poursuivre l'étude de la composition.

Le comte Morphy m'a envoyé à Bruxelles, où j'ai étudié au conservatoire auprès de son propre maître, M. Gevaert. J'ai loué un appartement avec deux autres apprentis musiciens espagnols, Miguel (qui étudiait le violon) et Daniel (étudiant en composition). Nous nous sommes pris de passion pour les soldats de plomb. Je peux dire que mes pauvres camarades ont subi ma mauvaise influence. Moi qui pouvais jouer les yeux fermés et inventer de nouvelles œuvres de Chopin, je m'ennuyais en classe de piano. Nous avons donc acheté des centaines de soldats et mis en scène de grandes batailles... Je gagnais un peu d'argent en donnant des leçons de piano au fils de l'ambassadeur d'Espagne, mais cela ne suffisait pas. C'est que les soldats de plomb coûtent cher ! Un beau matin, je suis reparti en Amérique comme accompagnateur d'une cantatrice. M. Gevaert a adressé un rapport sévère au comte Morphy : "Le boursier du roi d'Espagne, le jeune Isaac Albeniz, manque d'assiduité ; il fait le pitre pendant les cours de musique ; et maintenant il ne vient plus du tout depuis trois semaines."

À mon retour d'Amérique, j'ai dépensé tout mes dollars en soldats de plomb. Nous en possédions maintenant près de deux mille, ce qui était à peine suffisant pour représenter la bataille de Waterloo. Les soldats étaient si nombreux sur le plancher de notre chambre que la seule manière de nous déplacer, c'était de sauter d'un lit à l'autre. J'ai aussi rapporté d'Amérique de forts jolis petits canons, qui tiraient de minuscules pétards, bruyants à souhait. La concierge, effrayée par les explosions, a appelé la police. C'était l'été, il faisait très chaud. Quand les policiers sont entrés dans la chambre, ils ont trouvé trois étudiants en train de jouer aux petits soldats tout nus !

Ma foi, j'ai acquis une réputation de joyeux drille. Par exemple, M. Gevaert m'a demandé de dire à Daniel qu'il devait louer un violon pour apprendre à composer la musique de chambre. Après avoir mis mon camarade Miguel dans la confiance, je suis allé trouver Daniel :

- M. Gevaert veut que tu loues un de ces nouveaux instruments, un saxophone.
- Vraiment ? Tu es sûr ? Un saxophone ?

ALBENIZ

– Tu sais que M. Sax est son ami. Gevaert croit beaucoup à l’avenir de cet instrument. Il dit que tu pourrais composer de la musique de chambre pour instruments à vent.

Miguel et moi, nous avons accompagné Daniel dans un magasin d’instruments et l’avons aidé à choisir son saxophone. Ensuite, nous l’avons encouragé à souffler dans l’embouchure et à travailler ses gammes.

Quand M. Gevaert a vu Daniel arriver avec son saxophone, il a paru très étonné :

– J’avais suggéré un violon... Je comprendrais que vous choisissiez plutôt un alto ou un violoncelle, mais un saxophone... C’est original !

Daniel a expliqué toute l’affaire. M. Gevaert était de bonne humeur ce jour-là, donc il a éclaté de rire. Je l’ai échappé belle : il aurait pu tout aussi bien me renvoyer en Espagne...

D’ailleurs j’ai cessé de nouveau d’assister aux cours du conservatoire pendant plusieurs mois. Eduardo, un jeune homme que j’avais connu à Buenos Aires, s’était installé à Bruxelles et m’avait retrouvé par hasard. Je lui ai demandé des nouvelles de Laura.

– Laura ? Qui est Laura ?

– C’était votre amie à Buenos Aires. Vous l’avez oubliée ? Elle vivait au-dessus de la taverne dans laquelle vous m’avez rencontré. D’ailleurs j’ai habité chez elle.

– Des filles comme elle, j’en ai connu des centaines. J’en connais des centaines ici, à Bruxelles. Viens avec moi ; je te les présenterai !

Eduardo était un débauché, qui fréquentait tous les cabarets de la ville, des plus huppés aux plus sordides. Poussé par mon goût de l’aventure, je l’ai accompagné dans ses virées. J’ai rencontré beaucoup de danseuses, mais aucune n’était aussi gentille que Laura. J’ai découvert que les danseuses ne se contentaient pas de danser, mais vendaient le seul bien qu’elles possédaient : leur corps. C’est ce qu’on appelle l’amour vénal... J’ai appris beaucoup de choses avec Eduardo. Il dépensait sans compter l’héritage que lui avait légué son père, un éleveur richissime de la pampa. Au fil des nuits que j’ai passées dans toutes sortes de lieux de perdition (nous allions parfois jusqu’à Anvers, et même jusqu’à Amsterdam), la fascination qu’avaient toujours exercée sur moi les danseuses a commencé à s’atténuer. Je ne comprenais pas comment mon cher père avait pu les fréquenter toute sa vie. Je devinais que cette existence écœurait Eduardo. J’avais l’impression qu’il ne recherchait pas le plaisir, mais la déchéance. Il voulait dilapider son héritage le plus vite possible.

Un jour, en me réveillant au milieu de l’après-midi, comme j’avais pris l’habitude de le faire, dans la chambre que j’occupais chez Eduardo, j’ai trouvé à mon chevet une lettre de mon ami :

Mon cher Isaac,

Peut-être te souviens-tu que le mois dernier, après une nuit de beuverie, nous nous sommes promis de nous suicider ensemble lorsque ma fortune serait entièrement dépensée. Le moment est venu. Cependant, j’ai décidé d’accomplir seul ma part de ce plan et de te rendre à la musique, puisque tu as la chance que cet art te donne une raison de vivre. Je te laisse mes derniers écus, tout ce qui reste de la montagne d’or que mon père a accumulée au cours de sa vie (sur le dos de ses gauchos). Va au Lièvre agile et bois une ultime coupe de champagne en pensant à

ton pauvre compagnon,

Eduardo M.

Très inquiet, j'ai couru chez Miguel et Daniel. Ils m'ont conseillé de m'adresser à la police. Le soir même, un gendarme est venu nous informer que l'on avait découvert le corps d'Eduardo dans les bois de la Cambre. Dans la main droite, il tenait le pistolet avec lequel il s'était brûlé la cervelle ; dans la gauche, une bouteille de cognac vide.

Je suis revenu habiter avec Miguel et Daniel. Je me suis remis sérieusement au piano. Trois semaines plus tard, je me suis présenté au concours de fin d'année du conservatoire. J'ai obtenu le premier prix de piano avec les félicitations du jury.

Je suis retourné en Espagne. J'ai donné de nouveaux concerts à Londres et aux Etats-Unis. En 1878, j'ai rencontré le grand pianiste et compositeur Franz Liszt à Budapest. C'était un noble vieillard ; ses épais cheveux blancs encadraient un visage qui respirait la sagesse, ainsi qu'une certaine mélancolie. Je lui ai joué l'une de ses rhapsodies hongroises, puis deux morceaux de ma composition. Ensuite, j'ai improvisé sur un thème qu'il m'a fourni. Il paraissait enchanté et m'a invité à l'accompagner à Rome. Nous sommes passés par Bayreuth, en Bavière, où il m'a présenté à Richard Wagner, qui était son gendre. Pendant ce voyage, il m'a expliqué le rôle de la virtuosité dans la musique de piano et a abordé beaucoup d'autres sujets. Dans l'ardeur de mes dix-huit ans, je pensais qu'il radotait un peu, mais j'ai compris plus tard la pertinence de ses propos.

Franz Liszt vouait sa vie à la religion depuis plusieurs années. J'ai décidé de l'imiter. C'est que le souvenir d'Eduardo me hantait. Il m'avait entraîné au bord de l'abîme. J'avais commis tous les péchés mentionnés dans les livres saints, et même certains péchés inédits. J'ai demandé aux Bénédictins de Salamanque de m'accepter dans leur monastère. J'ai revêtu la robe de bure et renoncé aux plaisirs terrestres, à cette restriction près que je ressentais la félicité la plus parfaite chaque fois que je jouais une œuvre de Bach sur le grand orgue de l'abbaye.

Au bout de deux mois, le père supérieur m'a conseillé de revenir à la vie publique, afin de mettre ma vocation à l'épreuve :

– Patientez un an. À ce moment-là, si vous voulez encore entrer dans les ordres, nous vous accueillerons à bras ouverts.

J'étais sûr qu'il me serait facile de tenir un an. Je suis parti en tournée à Cuba. Sous le soleil radieux des Caraïbes, mes bonnes résolutions se sont évanouies en quelques jours. C'est ainsi que je ne suis pas devenu l'abbé Albeniz...

12. Père de famille

En 1883, âge de vingt-trois ans, je me suis marié avec Rosina Jordana, qui appartenait à une famille française installée en Espagne. Nous avons habité d'abord à Barcelone, puis à Madrid. Trois enfants, Alfonso, Enriqueta et Laura, sont nés en 1885, 1889 et 1890. Je donnais des leçons et des concerts pour vivre. Comme je n'attachais pas beaucoup d'importance à l'argent, je vendais mes œuvres à l'éditeur Romero pour le prix dérisoire de cinq pesetas la page. "Ce n'est pas un travail, pensais-je. Cela m'amuse de les écrire. C'est si facile !" L'éditeur a publié ainsi deux cent cinquante pièces de piano. Ma *Suite espagnole*, une série de petits morceaux portant des noms de villes ou de régions (Grenade, Séville, Cadix, Asturies, etc.),

s'est vendue dans toute l'Europe et m'a rendu célèbre. J'ai regroupé d'autres morceaux dans des recueils intitulés *España, Chants d'Espagne, Souvenirs de voyage*.

En 1889, j'ai entrepris une grande tournée de concerts à Paris, Londres, Bruxelles et Berlin. Je jouais Scarlatti, Chopin et mes propres œuvres. Partout, le public et les critiques se montraient enthousiastes. Ayant trouvé l'accueil de l'Angleterre particulièrement chaleureux, je me suis installé à Londres avec ma famille. Un mécène, Mr Coutts, qui était à la fois banquier et mélomane, m'a offert une rente annuelle pour mettre en musique plusieurs sujets qu'il avait en tête. L'idée de pouvoir élever mes enfants sans courir après les cachets me tentait, donc j'ai accepté sa proposition. Mr Coutts écrivait des drames en vers fort ennuyeux : *Merlin et Lancelot* se déroulaient à l'époque légendaire des chevaliers de la table ronde, *Henry Clifford* au Moyen-Âge. Mes amis anglais disaient que les vers n'étaient pas bons. En vérité, je n'ai jamais réussi à achever *Lancelot*, qui m'ennuyait trop. Mr Coutts a fini par comprendre qu'un compositeur aussi espagnol que moi ne pouvait pas écrire de la musique anglaise. Il a donc tiré un livret d'un roman espagnol, *Pepita Gimenez*. L'héroïne était amoureuse d'un jeune homme qui voulait devenir moine... Ce jeune homme me ressemblait. Comme moi, il préférait l'amour à la religion, si bien qu'au dernier acte il convolait en justes noces avec la belle Pepita !

Ma propre Pepita, je veux dire Rosina, n'aimait pas beaucoup Londres. En 1893, nous avons élu domicile à Paris, dans un petit hôtel particulier du seizième arrondissement.

Mes aventures étaient bien finies. Devenu un honorable père de famille, je restais sagement à la maison avec mon épouse et mes enfants – sauf quand j'allais dîner dans les excellents restaurants de la capitale, bien sûr. Pourtant, je ne pouvais pas m'empêcher de me réveiller vers quatre ou cinq heures du matin pour attendre l'appel mystérieux de l'aube. Je ne voulais plus partir sur les routes, mais tenter de mettre en musique le désir d'évasion qui rougeoyait encore comme une braise au plus profond de mon cœur.

Je me suis lié d'amitié avec les grands compositeurs français : Paul Dukas (qui est resté mon ami intime), Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Ernest Chausson. J'entretenais depuis toujours une correspondance régulière avec un planteur de tabac que j'avais connu à Cuba. Il m'envoyait des boîtes de cigares, que je ne manquais pas d'offrir à mes amis. Comme je n'avançais pas très vite dans l'écriture des opéras, Mr Coutts continuait de me verser ma rente, ce qui me permettait d'être généreux. J'ai fait publier à mes propres frais des œuvres de mon ami Chausson et du jeune compositeur espagnol Turina, en leur laissant croire que les éditeurs les avaient acceptées.

Paul Dukas m'a donné de précieux conseils d'orchestration. J'admirais la rigueur des compositeurs français, leur maîtrise de la structure des œuvres. De leur côté, les critiques parisiens trouvaient charmantes les petites danses de ma *Suite Espagnole* et de mes autres recueils, mais ils les rangeaient dans la catégorie de la musique "légère". Je me suis promis d'écrire des morceaux plus amples et plus profonds.

En 1894, le compositeur Charles Bordes et Vincent d'Indy ont fondé une nouvelle école de musique, la Schola Cantorum. En 1898, Vincent d'Indy m'a engagé comme professeur de piano dans son école. J'avais trente-huit ans, c'est-à-dire que j'avais passé l'âge de me livrer à des plaisanteries de potache, mais au fond mon caractère

n'avait pas changé. Un matin, je ne suis pas venu donner son cours. C'est que je m'étais bien amusé la veille au soir avec mes amis, et avais oublié de me réveiller. Mon épouse et mes enfants étaient partis en vacances à la campagne pour échapper aux chaleurs de l'été. Le directeur de la Schola Cantorum a envoyé un employé chez moi pour voir ce qui se passait. J'ai ouvert la porte. Je sortais de mon lit : j'étais vêtu d'une vieille robe de chambre, mes yeux étaient tout bouffis et ma chevelure se dressait sur sa tête.

– Monsieur Isaac Albeniz ? a demandé l'employé.

– Ah non, je suis Miguel Albeniz, le frère d'Isaac.

– Où puis-je trouver M. Isaac Albeniz ?

– Au cimetière. Il est mort avant-hier, mais à cause de la chaleur on l'a déjà enterré !

Quelle commotion à la Schola Cantorum quand l'employé a rapporté la nouvelle ! Le directeur, mes élèves, tous étaient abasourdis. Seulement, ils n'avaient pas encore eu le temps de se faire à l'idée de ne plus jamais me revoir que je suis arrivé tranquillement, mon éternel cigare au coin des lèvres...

J'ai mis longtemps à comprendre que la composition musicale ne consiste pas seulement à transcrire des improvisations. L'écriture n'est qu'un outil, l'imagination n'est qu'une matière première brute ; c'est le travail qui compte. J'ai décidé qu'avec ce nouveau siècle devait naître un nouvel Albeniz. J'ai cessé de composer des œuvrettes charmantes. J'ai élaboré des morceaux ambitieux, je les ai ciselés... Comme on dit en France, *cent fois sur le métier j'ai remis mon ouvrage* ! En 1906, âgé de quarante-six ans, j'ai publié le premier cahier de ma grande suite pour piano *Iberia*, qui compte quatre cahiers. J'ai mis dans cette musique toute ma vie, tout ce que j'ai vu et entendu depuis mon enfance : les chants de l'Andalousie, au chromatisme mélancolique venu de l'orient lointain ; le rire des marins et des danseuses dans les tavernes enfumées ; la lumière tendre du soleil couchant caressant les vagues de l'océan ; les arpèges de la guitare et le cliquetis des castagnettes ; le chuchotement du vent dans les bananeraies de Cuba... La partition d'*Iberia* est si complexe, si difficile à interpréter, que je ne peux pas la jouer moi-même de manière satisfaisante. Il faudrait que je m'exerce plusieurs heures par jour, comme le font les jeunes pianistes d'aujourd'hui ! C'est une de mes élèves de la Schola Cantorum, Blanche Selva, qui a créé les quatre cahiers d'*Iberia*.

13. L'histoire de quelqu'un d'autre

J'ai aujourd'hui quarante-huit ans. Ma fille Laura m'ayant demandé de lui raconter mes voyages en Amérique du sud, je me suis souvenu des pages rédigées dans mon vieux cahier de recommandations.

Je les ai lues comme si elles racontaient l'histoire de quelqu'un d'autre... Il est bien loin de moi, ce petit Isaac qui vivait sans souci, au jour le jour.

Hélas, je suis bien fatigué... Mes reins sont malades. J'ai le souffle court, je ressens des douleurs affreuses dans la poitrine. Les docteurs m'ont même interdit mes chers cigares. Ils me conseillent d'aller me reposer au bord de la mer...

ALBENIZ

Je retenais tout ce que j'entendais. Je jouais les yeux fermés. J'avais faim et froid, mais j'étais heureux. Je me suis toujours demandé ce que j'aurais fait si j'avais été plus âgé. Peut-être serais-je resté à Montevideo auprès de Dolorès... Je n'aurais jamais appris à écrire et à composer la musique...

Ils ont un instrument qui s'appelle l'accordéon. Les hommes et les femmes dansent serrés les uns contre les autres... Elle était belle, Dolorès. Je suis content de ne pas l'avoir vu vieillir.

Note de l'auteur.

Isaac Albeniz, premier grand compositeur espagnol de l'époque moderne, a puisé son inspiration dans les musiques populaires de son pays. Il a surtout écrit pour le piano. J'aime jouer ses œuvres de jeunesse, qui produisent beaucoup d'effet mais ne sont pas trop difficiles pour un amateur paresseux comme moi.

À force d'interpréter ses créations, je me suis intéressé à sa vie. Moi aussi, j'ai voyagé tout seul quand j'étais enfant et adolescent, mais pas autant que lui. Albeniz n'a jamais raconté en détail ses périples en Amérique du sud et du nord. Il a dit à sa fille Laura qu'il jouait dans les tavernes, les yeux bandés et le dos au piano ; qu'il avait été docker à New York ; qu'il avait pu payer ses études avec l'argent gagné à San Francisco. J'ai écouté ses musiques tendres et mélancoliques et tenté de reconstituer le reste...

Isaac Albeniz est mort le 18 mai 1909 à Cambo, près de Bayonne.